

7.5. Analyse de l'idéologie

Troisième année de philosophie analyse idéologique 1989 / 1990

Hoger instituut voor opvoedkunde VII-de olympiadelaan 25 2020 Antwerp.

Contenu : voir p. 60

(Note de la rédaction : Ce cours a été compilé mais n'a jamais été donné. Il a été trouvé dans la propriété de M. T'Jampens. Nous avons l'impression que ce cours n'était pas terminé. Les textes en police réduite ont été ajoutés ultérieurement par les éditeurs).

Avant-propos (01/10) : Le thème principal : tradition et révolution.

Le titre de cette préface est tiré de H. Barth, *Revolution und (tradition (ein versuch zur selbstverständigung der philosophie)*, in : *saeculum (jahrbuch für universalgeschichte* (Munich)), 14 (1963), 1/10, dans lequel on trouve une des principales thèses de ce cours de troisième année. -- Nous résumons donc l'article très solide, au début.

L'article porte sur la révolution de 1789*, dite révolution française. -- La question vous viendra immédiatement à l'esprit, étudiant : "Qu'est-ce que notre cours de philosophie peut avoir à faire avec une date et un événement aussi éphémères ?

*La Révolution française (1789-1799) a été un important bouleversement politique à la fin du 18e siècle qui a aboli la monarchie absolue qui régnait en France depuis trois siècles et a instauré la première République française. Le pouvoir et les privilèges de la noblesse et du clergé sont massivement réduits sous la pression des groupes politiques radicaux, des foules dans les villes et des paysans dans les campagnes. Les vieilles idées d'absolutisme, d'aristocratie et de pouvoir de l'église ont été remplacées par les principes de liberté, égalité, fraternité, ou liberté, égalité et fraternité. La Révolution française a entraîné des changements profonds et durables en France, qui se sont propagés dans toute l'Europe. (source : wikipedia 2017)

Réponse : N'avons-nous pas vu, dans le cours de deuxième année, que le processus, -- en grec ancien "kinèsis" (lat. : "motus", -- littéralement : "mouvement") dans le sens de "tout ce qui change, resp. est changé" -- est central à toute la philosophie hellénique ancienne ? Et ce, même chez un Platon, qui a pourtant la réputation (très imméritée) de ne voir que l'"éternel" (le transcendant).

Note : Nous avons vu que les idées dites immuables (= motifs explicatifs, pré-supposés), qui rendent l'essence (la forme d'essence) des choses changeantes, qui sont invariablement des " processus ", naturels, compréhensibles, sont non seulement présentes avant et au-dessus, mais aussi dans les processus eux-mêmes.

Conséquence : si la "philosophie", du moins pour un Platon, existe en elle :

(i) partir des phénomènes de changement

(ii) pour en retracer les "éléments" (= propositions, "motifs", principes), pourquoi ceux-ci - en 1989, deux cents ans après la Révolution française - il vaudrait mieux dire : "le changement français (des choses)" - seraient-ils maintenant différents ? -- ... pourquoi cela devrait-il être différent ? C'est précisément ce que Hans Barth, dans son article conscient, nous explique.

(1). -- **Paul Hazard**, *La crise de la conscience européenne* (1680/ 1715), Paris, 1935, préface, dit ce qui suit. -- Il décrit la "révolution" dans les esprits entre 1680 et 1715. Au cours de ces trente-cinq années, un formidable changement s'opère dans les mentalités, que Hazard esquisse comme suit.

-- "Quelle contradiction ! Quelle transition abrupte ! L'ordre, la discipline, l'ordre

(dont l'autorité s'est chargée de l'assurance), les dogmes, qui régissaient fermement la vie : voilà ce que mettent en avant les gens du XVIIe siècle. -- La coercition, l'autorité, les dogmes : voilà ce que crachent ceux qui ont immédiatement suivi, les XVIIIe- d' siècle" -- Hazard explique encore :

(a). Les gens du XVIIe siècle sont chrétiens ; ils mettent en avant un ordre de justice fondé sur des bases divines ; ils se sentent à l'aise dans une société où les classes sont jugées de manière inégale ;

(b). Les gens du XVIIIe siècle sont contre le christianisme établi ; la pure "nature humaine" est, pour eux, la base de tout ordre juridique possible ; ils ne rêvent que d'une seule chose : l'"égalité" (droits égaux). -- "La majorité des Français pensaient comme Bossuet (1627/1704) 'l'aigle de Meaux'* (où il était évêque) ; *Discours sur l'histoire universelle* (1681 ; un ouvrage qui est l'histoire théologiquement conçue). Soudain, ils pensent comme *Voltaire* (1694/ 1778) *Candide ou l' optimisme* (1759) ; *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (1760 ; une œuvre conçue historiquement - de manière critique). En d'autres termes : une "révolution".

*C'est Voltaire, au siècle des Lumières, qui a surnommé Bossuet l'Aigle de Meaux. L'aigle est l'un des rares oiseaux capables de voler face au soleil sans être ébloui (aveugle). Or Bossuet était un évêque irrévérencieux, seul homme religieux à tenir tête à Louis XIV, le Roi-Soleil, à qui il a notamment lu un sermon sur les devoirs des riches envers les pauvres. Jacques Bénigne Bossuet, nommé évêque de Meaux en 1681, n'a jamais connu ce surnom d'Aigle de son vivant. (source : le parisien 01 08 2012)

(2). -- **H. Barth développe ce** que Hazard a écrit. -- Entre la Renaissance (entre le trecento* (= le XIVe siècle en Italie) et ± 1640), dont la période en France entre 1680 et 1715 n'a été qu'une élaboration, et la Révolution française, qu'elle a préparée plus directement, se situe dans l'histoire des idées quelque chose qui ne peut jamais être sous-estimé, -- dit Hazard, expressément cité par Barth : "A la place de la culture, qui reposait sur l'idée de "devoir" - devoir envers Dieu, devoir envers le prince - les "nouveaux philosophes" (*note : le terme "philosophe" n'est pas utilisé dans ce contexte*) ont essayé de la remplacer par l'idée de "devoir". À la place d'une culture fondée sur l'idée de "devoir" - devoirs envers Dieu, devoirs envers le monarque - les "nouveaux philosophes" (notons *que* le terme "philosophe" prend un sens très étroit au cours du XVIIIe siècle : "penseur révolutionnaire") tentent d'établir une culture qui s'appuie sur l'idée de "droit" : les droits de l'individu, -- les droits de la critique, les droits de la "raison" (*notons que* le terme "raison" prend un sens très étroit à la même époque : la "critique" (c'est-à-dire l'examen des fondements de toute raison établie), les droits de l'individu et du citoyen". -

*Le Trecento (300 en italien, ou "mille trecento", 1300) désigne le 14e siècle de l'histoire culturelle italienne, et plus particulièrement la période comprise entre le gothique et la Renaissance. En outre, le Trecento est souvent considéré comme le début de la Renaissance dans l'histoire de l'art. (source : wikipedia 2017)

Note - Étudiants, n'avez-vous pas l'impression que ce n'est qu'avec le Concile Vatican II (1962/1965) que l'Église romaine a vécu ce que l'intelligentsia française avait déjà vécu en 1680/1715 ? Conclusion : les révolutions culturelles n'ont pas lieu simultanément dans toutes les régions.

Note -- Les sociologues et les culturistes actuels tenteront de vous expliquer ce décalage horaire en termes de “polarisation”. L’Église de Rome, -- comme d’autres groupes culturels, a réussi à isoler et, littéralement, à “endoctriner” son “troupeau”.

Door deze ‘doctrine’ -- ook daar waar zij slechts ‘menselijk geestesproduct’ was (b.v. En présentant cette “doctrine” - même lorsqu’elle n’était qu’un “produit intellectuel humain” (par exemple, ce que les théologiens ont concocté) - comme “divine” (sans distinction entre ce qui est strictement divin et ce qui n’est qu’un produit intellectuel humain), l’Église a réussi à fonder un “pilier” d’autorité qui a duré jusqu’à la révolution de la communication et de l’enseignement (dans laquelle les fameux “médias” (presse, cinéma, télévision) ont joué un rôle majeur), permettant à la “révolution” de 1680/1715 de pénétrer enfin dans toutes les familles, par exemple, sans parler des écoles, sans parler des écoles. -

Une chose similaire se produit avec la “nouvelle théologie” (la nouvelle catéchèse) : sans faire une distinction stricte entre ce qui est “de Dieu” et ce qui est des nouveaux théologiens libéraux, la “doctrine de l’église” est présentée aux enfants, par exemple, et aux jeunes à l’école comme étant “basée sur une Bible”, par exemple.

Alors que tout “nouveau théologien” sait très bien que certaines (pas toutes, bien sûr) des idées de base de la catéchèse d’aujourd’hui ne datent que de la Renaissance ou de 1680/1715 ou plus tard. -

Avec un terme de Jean XXIII (1881/1963 ; pape de 1958 à 1963 ; il a lancé Vatican II un an avant sa mort, en 1962) : “aggiornamento” (adaptation à la période culturelle actuelle).

Ou avec un terme de Michael Gorbatchev qui a fait fureur : “perestroika” (restructuration).

Ou, comme en Chine : “révolution culturelle” (= le petit livre rouge (1964) devient la “révolution culturelle”, à partir de 1966).

(3). -- *L’archevêque de Cambrai, François de Salignac de la Mothe-Fénelon** (1651/1715 ; *Les aventures de Télémaque* (1699)) - On le qualifierait certainement d’“évêque progressiste” de nos jours - dans le livre susmentionné, il critique impitoyablement les maux sociaux de l’époque de son épiscopat.

Lui et un certain nombre de penseurs chrétiens et libéraux ont mis en avant les droits du peuple (souverain). Si les princes français absolus soi-disant “chrétiens” continuent à se laisser “adorer” par le peuple en tant que représentant direct de Dieu, le jour viendra inévitablement où “le despotisme tyrannique des

*François Fénelon, en abrégé François de Salignac de la Mothe-Fénelon (Château Fénelon à Sainte-Mondane, 6 août 1651 - Kamerijk, 7 janvier 1715) était un écrivain, archevêque, moraliste, pulpiste et partisan du quiétisme français. En raison de sa critique sociale, il est considéré comme l’un des précurseurs des Lumières. Ses idées ont donné une impulsion directe à des philosophes tels que Voltaire et Rousseau. En raison de l’importance qu’il accorde aux sentiments et de son style poétique, il peut également être considéré comme un précurseur du romantisme. Son œuvre la plus connue est le roman éducatif *Les aventures de Télémaque* (1699), écrit pour son élève, le duc de Bourgogne - le Petit Dauphin. Le livre fut également publié à son insu et lui valut la colère de Louis XIV (1638-1715), car il y avait lu une condamnation de son règne. (source : wikipedia 2017)

souverains” (surtout les princes absolus) se transforme en son contraire, à savoir “le despotisme de la multitude” (surtout : après la Révolution française, ce que les sociologues appellent “les masses modernes”). Dans un sens purement platonicien (pensez à la poïteia de Platon, l’État (ou la république)) Fénelon dit :

“La liberté sans ordre est un libertinage qui attire le despotisme. L’ordre sans liberté est un esclavage qui se perd dans l’anarchie”. (La liberté sans ordre est un libertinage qui engendre le despotisme. L’ordre sans la liberté est un esclavage qui se termine par l’anarchie). --

Note : -- Les libres penseurs de toutes sortes osent parfois la présenter de manière à donner l’impression que “l’Église” (sans faire la différence entre ce que l’on croyait absolutiste et ce que l’on croyait populairement souverain) était incontestablement à l’origine de “l’ancien régime” : un Fénelon réfute brillamment cette déformation de l’histoire.

(4). -- Jean-Jacques Rousseau* (1712/1778) est à la fois l’épitomé du luminisme (= rationalisme éclairé) français et son complément par le sentimentalisme, berceau du romantisme. Outre la “raison”, centre des illuminés unilatéraux qui rêvent d’industrialisation, Rousseau met aussi l’esprit au premier plan. En particulier : c’est aussi par son esprit que l’homme saisit une sorte de réalité. -- **Remarque :** - comme vous le savez grâce à vos cours d’histoire, Rousseau était favorable à une révolution éducative (*Emile ou sur l’éducation* (1762)) et à une révolution politique simultanée (le contrat social ou principe de droit politique (1762)). Les deux révolutions sont exprimées dans un chapitre de son *Emile*, *Confession de foi du vicaire Savoyard*.

Note : -- On oublie facilement la révolution religieuse que Rousseau a opérée : il distinguait deux types de “religion” :

(i) La religion “historique”, qui - hormis la nature humaine - est également fondée sur des faits historiques. -- par exemple, la naissance, la souffrance, la mort, les apparitions du nadir de Jésus ;

(ii) la religion “naturelle”, qui fait abstraction de ces faits historiques ou les exclut catégoriquement. Base : le paysage naturel qui nous entoure et nos expériences intérieures, le plus souvent sentimentales.

Rousseau en conclut, par exemple, que pour vivre “réellement” une vie religieuse, il n’est pas nécessaire de recevoir une instruction religieuse dès l’enfance : cet enfant, avec le temps, viendra de lui-même à la religion ou n’en aura absolument pas besoin.

*Jean-Jacques Rousseau (1712/1778) était un philosophe et un écrivain pionnier. Il a exercé une profonde influence sur la littérature, la pédagogie et la politique. Il a composé sept opéras et d’autres œuvres musicales. Avec son amour de la nature, Rousseau est à l’origine du romantisme. Dans son roman *Emile*, Rousseau expose sa vision de la nature humaine et propose ce qu’il considère comme la méthode d’éducation idéale. Le philosophe-écrivain Goethe était l’un de ses nombreux admirateurs, mais le philosophe Voltaire se moquait de lui. Rousseau appartient au siècle des Lumières. Dans son autobiographie, il parle de ses nombreux mensonges, de ses délires et de ses tendances masochistes. (Source : wikipedia 2017).

En 1749, l’Académie de Dijon organise un concours : “L’établissement des arts et des sciences a-t-il contribué à la purification des mœurs ?”. Rousseau répond : loin de purifier les mœurs, les arts et les sciences doivent leur existence à nos vices et ne servent qu’à les renforcer. Raison : ils nous éloignent de la “nature”. En 1755, il a écrit son “*Discours sur l’origine et les fondements de l’inégalité parmi les hommes*”, un argument sur l’inégalité entre les personnes. Il y affirme que l’homme est bon par nature, à l’état primitif, comme un “bon sauvage”, et avant toute éducation. Il devient mauvais par ses expériences dans la société. Dans son “*Emile ou de l’éducation*”, Rousseau décrit entre autres choses ses idées sur l’éducation. Cela ne l’a pas empêché d’emmener ses cinq bébés illégitimes dans une maison d’enfants trouvés et de les y élever. Il a avoué : “je n’ai même pas gardé la date de leur naissance”.

Comme Fénelon, mais plus païen, Rousseau prévoit la période des révolutions. -- H. Barth cite, d'après *Emile*, 3^e "Vous avez confiance dans l'ordre établi actuel, -- sans jamais penser que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables. (...). Le grand homme de l'empire devient un petit homme ; le riche devient pauvre ; le monarque autocratique devient un sujet. -- Les coups de massue du destin sont-ils si rares que l'on peut compter ne jamais avoir à y faire face ? Nous approchons de l'état de crise et de l'âge des révolutions. Qui peut dire ce qu'il adviendra de vous alors ? Tout ce que les gens ont causé, les gens peuvent le détruire. Les lettres, que l'on ne peut jamais effacer, n'existent pas, sauf celles que la nature (*note* : le concept de base du rationalisme éclairé) imprime. Eh bien, cette nature ne cause ni monarque ni empire".

Conclusion. -- L'ère de la Renaissance, l'ère "1680/1715" en France, -- elles ont préparé et prédit des tournants révolutionnaires dans la direction opposée.

(5). -- *De Tocqueville/ Joly/ Burckhardt/ Frantz.* -- Des médiums comme les quatre nommés dans le titre l'ont répété abondamment après la Révolution française, au cours du siècle qui nous précède immédiatement. -

(1). Alexis de Tocqueville*, en 1850 : "Il est clair aujourd'hui que la marée monte". Nous ne verrons pas la fin de cette révolution sans précédent. Mais l'enfant qui naît maintenant ne le verra probablement jamais non plus". -

*Alexis-Charles-Henri Clérel, vicomte de Tocqueville (1805/avril 1859) Philosophe politique, sociologue, historien et homme d'État français, fondateur théorique du libéralisme politique moderne, visionnaire : (source : wikipedia 2017).

(2). En France également : Maurice Joly*, en 1864 : "l'ère indéfinie des révolutions" (dans sa conversation aux enfers entre Machiavel et Montesquieu).

*Maurice Joly (1829/1878), avocat à Paris, journaliste et écrivain. Dans son *Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu*, il décrit, sous la forme d'une discussion philosophique, les buts de la politique - comment Napoléon a manipulé l'économie, les médias, les travailleurs et tous les autres pour parvenir à un régime totalitaire. Il écrit que l'empereur a réduit le peuple français à une nation d'esclaves soumis et non libres. (Source : wikipedia 2017).

(3). En Suisse : Jakob Burckhardt*, l'historien de la culture de la Renaissance. En 1867 : "die ewige revision" (la révision éternelle). Il dit : "Le principal phénomène de notre époque est "le sentiment du provisoire" (le sentiment que tout n'est que provisoire). -

*Jacob Burckhardt (1818/1897) Historien suisse de la culture et de l'art, connu pour son ouvrage *Die Kultur der Renaissance in Italien* (1860). (Source : wikipedia 2017).

(4). En Allemagne : l'adversaire de Bismarck et partisan d'un fédéralisme allemand et européen, Constantin Frantz*, dans son *Naturlehre des Staates* (1870) : "Le provisoire est la caractéristique générale des situations actuelles : les déterminations universellement affirmées du nouveau ne semblent qu'une pause dans le renversement lui-même.

*Constantin Frantz (1817/1891) ; philosophe, diplomate, politologue, pionnier du fédéralisme européen. Il conteste la politique de Bismarck qui consiste à créer progressivement un État national allemand en faisant la guerre. Il était contre la violence de la guerre comme moyen de résoudre les conflits. (Source : wikipedia 2017)

Note : -- H. Barth dit que deux personnages -- Joly et Burckhardt -- ont également pu indiquer la cause principale, à savoir la souveraineté populaire. -- Voir ici seulement Burckhardt. -

(a) La nouveauté décisive qui est apparue dans notre monde depuis la Révolution française est la capacité de changer et la volonté de changer, tant que cela signifie le bien public. -

(b) La chose nouvelle (*note* : au sens strict, maintenant) découle de l'égalité, qui laisse depuis lors le droit de vote général - ou du moins très étendu - décider.(...). -

Conséquence : depuis lors, soit le pouvoir étatique n'est disponible que sous condition (dans la mesure où il est menacé en permanence par la convoitise révolutionnaire), soit il est, en réponse à cette menace, la réaction despotique. (...). -

(c) Du côté social, sans exception, un État omnipotent est mis en avant. Raison : que la société de son propre chef (*note* : sans intervention de l'État) réalise ses désirs sociaux - c'est ainsi que cela devrait être" - n'est ni attendu ni espéré. Par conséquent, nous attribuons cette tâche à l'État. L'État dispose des moyens de coercition nécessaires ou les crée. Ceci, afin d'accomplir la tâche de précaution globale, qui requiert une puissance sans précédent. --

(d) Mais ce sont précisément ceux qui sont seigneuriaux ("die streber") qui veulent prendre le contrôle de cet État tout-puissant et le diriger. -

(e) l'origine ou, plutôt, la prémisse de ce programme social réside dans le "césarisme". -

Note : -- le terme "césarisme" signifie le fait que :

(i) par des moyens réels ou pseudo-démocratiques (par exemple, une élection libre)

(ii) un despote, monarque/dictateur absolu ou autre, arrive au pouvoir - ce qui, selon H. Barth, caractérise notre vingtième siècle.

(6). -- *Le traitement philosophique de la révolution continue.* --

Comment un certain nombre de philosophes - les personnages principaux - réagissent-ils, maintenant, à cette structure révolutionnaire de notre société actuelle ? -

a. I. Kant (1724/1804)

Kant, la figure de proue de l'aufklärung (rationalisme éclairé) allemande - selon H. Barth - y voit double : (i) d'une part, ce qu'il appelle "la métaphysique transmise", qui, dans son interprétation éclairée, n'est rien d'autre qu'une forme de dogmatisme transformé en langage logique, c'est-à-dire la volonté de ne jamais permettre un examen fondamental de ses propres prémisses, -- avec des discussions sans fin comme conséquence.

entre les partisans et les opposants des soi-disant “vérités absolues”, parmi lesquels l’opposition “orthodoxe/non orthodoxe” joue un rôle décisif.

(ii) D’autre part, ce que Kant appelle “die kritische Vernunft” (la raison critique), c’est-à-dire ce type d’usage de la raison et de la raison qui étudie les fondements tant de la “métaphysique” transmise que de ses propres propositions. Kant appelle cette caractéristique “selbstkritik der vernunft” (la raison s’examine aussi elle-même, dans l’exercice de ses pouvoirs ; elle se soumet à la critique). --

Conclusion : d’un côté, le dogmatisme (refus de laisser examiner, “tester” ses propres postulats), de l’autre, la critique (obligation d’examiner les postulats). -- Ceci, selon H. Barth, est l’essence de l’illumination.

Cette dualité, dit-il, ne peut pas être simplement interprétée comme quelque chose de spécifique au XVIII^e siècle, avec son rationalisme éclairé : au lieu d’être limitée dans le temps et l’espace, cette dualité est générale.

Une confirmation.

-- Le Père Châtelet, *Platon*, Paris, 1972, 22ss, dit, à propos de ce qui suit. -

(i) avant Platon, en tant que penseur, il y avait dans l’Hellas de son temps et avant :

a. Les formes religieuses de toutes sortes, dont il présentait l’opacité en tant que philosophe de l’esprit,

b. Établir des opinions publiques de toutes sortes, dont il s’est fermement éloigné depuis la condamnation à mort de son maître bien-aimé, Socrate d’Athènes (469/-399),

c. Les penseurs présocratiques, qu’il connaissait pour la plupart parfaitement, mais dont il regrettait le “dogmatisme”. -

(ii) Platon a fondé, au sens très strict, la philosophie, -- dit Châtelet.

Pourquoi ? Parce qu’il exigeait une justification, une “justification” de ses propositions, tant de la part de la religion que des opinions publiques établies et de ses propres prédécesseurs de pensée.

Il est donc connu comme l’importateur, à grande échelle, de la méthode hypothétique, “hupothèse” !

Soit on part des “hypothèses” connues, comme les mathématiciens de son temps, et on raisonne de manière déductive (“synthétique” dans son langage), soit on cherche - à partir de ses propres propositions ou de celles de quelqu’un d’autre - les “hypothèses” encore (au moins partiellement) inconnues (“analytique” dans son langage), -- ce qu’on appellerait dans le langage de Jan Łukasiewicz* la méthode réductive. - On peut peut-être y voir une ressemblance frappante avec Kant.

*Jan Łukasiewicz (1878/1956), mathématicien et logicien polonais. Il a notamment conçu la logique tripartite (quelque chose est vrai, faux ou indécis). A travaillé sur l’histoire de la logique, notamment sur le syllogisme d’Aristote.

Note : -- Ne pensez pas qu'un homme sérieux comme I. Kant n'était pas conscient des dangers inhérents à la pensée indépendante "la raison". -

Dans un texte cité par H. Barth (Guerre des facultés), le grand illuminé dit : "Celui qui laisse derrière lui le mur de la foi unique de l'église entre dans le champ ouvert, le champ libre, de son propre jugement et de sa philosophie.

Une fois qu'il a échappé au contrôle du clergé, il est exposé à tous les dangers de l'anarchie. -

Ce qu'un certain nombre de libéraux, qui invoquent l'"esprit critique" kantien par exemple, semblent oublier.

La "raison" comme cour suprême. -

Examinons maintenant la manière kantienne de faire de la recherche fondamentale. - Notre époque, dit Kant, est l'époque de la critique proprement dite - par la raison autonome (qui pense indépendamment). Tout doit s'y soumettre. -

a.-- La critique transitive.

-- La religion, au nom de sa "sainteté" -- Le droit, au nom de sa "majesté" (*note* : autorité inviolable), -- Ils veulent généralement échapper à l'examen critique. C'est précisément pour cette raison qu'ils suscitent une suspicion justifiée. C'est précisément pour cette raison qu'ils ne peuvent prétendre à une appréciation sans partage. La "raison" ne valorise que ce qui survit à un examen libre et ouvert. -

Note:-- Comparez avec les objets de recherche fondamentale de Platon : la religion, l'opinion publique établie (pas rarement basée sur les législateurs). -

b.-- La critique en boucle (réflexive). -

La "raison" est elle-même à la recherche de la vérité. Elle doit donc se soumettre à un contrôle - un contrôle libre et ouvert - dans toutes ses activités.

Si un esprit éclairé à la pensée indépendante ne le fait pas, il ne peut pas non plus compter sur une appréciation sans partage. Il se rend suspect. -

Note : -- Comparer avec les critiques de Platon, adressées à certains de ses prédécesseurs en philosophie. -

La conclusion de Kant. -- Rien n'est tellement "sacré" (inviolable, -- (en utilisant un mot religieux-historique) "tabou" pour l'examen), rien ne possède une telle valeur d'utilité qu'il devrait échapper à l'examen. -

Une forme de recherche appelée "historia", comme le dirait Hérodote d'Halikarnassos (-484/ -425 ; père de la recherche historique), qui - selon Kant - "ne connaît pas le respect des personnes".

-- b. G.W. Hegel (1770 /1831)

Hegel*, la figure de proue de l'idéalisme dit allemand (= "absolu"), selon H. Barth - le voit aussi doublement.

*Georg Wilhelm Friedrich Hegel, philosophe idéaliste allemand et l'un des principaux représentants de l'idéalisme allemand. Il était l'ami de Hölderlin, Schelling et Goethe. Il est l'auteur de la *Phänomenologie des Geistes* (1818), et a été recteur de l'université de Berlin. Hegel considérait la réalité non pas comme statique mais comme dynamique, dans laquelle de nouvelles contradictions s'annulent continuellement. Le mot clé ici est "lever" (l'allemand *aufheben*), qui signifie à la fois lever et abolir et préserver. Au cours du processus dialectique, quelque chose (par exemple, un moment) est d'abord affirmé, puis nié, afin d'arriver finalement à une vérité supérieure. Auparavant, Fichte utilisait pour cela les concepts de thèse, d'antithèse et de synthèse, qu'il avait à son tour empruntés à Kant, et qui ont été repris plus tard par les marxistes. L'Esprit s'est développé de l'Esprit subjectif (l'être humain individuel) à l'Esprit objectif (dans l'histoire, l'esprit du monde) à l'Esprit absolu (dans l'art, la religion et la science). L'esprit (du monde) atteint son plein développement en atteignant la "vérité" ou "l'absolu" (savoir). Les partisans de Hegel se sont divisés en hégéliens de gauche et de droite. Ludwig Feuerbach (voir p. 11) est devenu un hégélien de gauche. Les hégéliens de droite sont restés fidèles aux idées hégéliennes traditionnelles.

-- (i) d'une part, "le positif". -- Le jeune Hegel a donné au terme "positivité" un sens particulier. Est-ce que "positif

(a) tout ce qui existe en fait, oui, est établi (traditionnellement),

(b)1 dans la mesure où il se veut impérieux, "sacré" ("tabou" : "inviolable") et objet de culte,

(b)2 et continue à le faire, si nécessaire par des moyens violents, par exemple en empêchant le libre examen des fondations. -- À cet égard, Hegel pense par exemple à toutes ces choses que les esprits éclairés du XVIIIe siècle appelaient "préjugés", "superstitions", "dogmatisme philosophique".

(ii). D'autre part, la philosophie comme critique. -- Le dernier Hegel - dit H. Barth - dit que la philosophie est essentiellement "critique" : à partir d'un "Masz" (mesure, norme, c'est-à-dire l'ordre légal des choses), elle soumet tout le "positif" à une évaluation de sa valeur. Plus encore : la "philosophie" - aux yeux du Hegel "engagé" ("engagé" au sens de "engagé dans la société") - est, d'abord, théorique, mais, ensuite, pratique : le philosophe pratique est, seulement, le penseur effectif.

En d'autres termes : de même que pour de nombreux penseurs de la Grèce antique, dont Platon, la philosophie ne valait que lorsqu'elle était éthico-politique (et concernait à la fois la morale et la société), il en va de même pour Hegel : ce dernier n'hésite pas, par exemple, à traiter des questions de conscience et des questions politiques. -

Note : -- On le voit : comme Kant, une dualité, mais en termes partiellement différents.

Note : -- H. Barth attire l'attention sur un texte d'histoire philosophique de Hegel. - Pour bien comprendre son texte, il faut d'abord savoir que la patristique (33/800 ; la philosophie de l'Église) et la scolastique du Moyen Âge (800/1450 ; la philosophie des théologiens de l'Église) étaient des types de philosophie qui, en fait, étaient la théologie de l'Église. -

Descartes change cela : en tant que profane, il pense sans théologie, -- et maintenant Hegel. -- pour la première fois depuis l'école néoplatonicienne (-50/+600 ; une réaction païenne contre l'empiètement du christianisme de la patristique), nous en venons à

René Descartes (1596/1650 ; *Discours de la méthode -- pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences* (1637), le fondateur de la philosophie moderne - à juste titre dans la philosophie de la pensée indépendante.

Ce type de pensée est conscient qu'il découle indépendamment ("autonome : sans église ni théologie") de "die vernunft" (la raison).

-- Il sait très bien que la pensée autoconsciente est un trait essentiel ("moment", c'est-à-dire élément mobile, dit Hegel) de la vérité,

-- que Hegel, lorsqu'il dit, comme Descartes, "autonome", veut dire "sans théologie", est clair lorsqu'il dit : avec Descartes, la philosophie entre dans son domaine propre ; elle renonce ainsi à philosopher la théologie, -- et ceci en principe (c'est-à-dire comme une des prémisses de base).

Avec Descartes - dit Hegel - nous assistons au début de cette formation de l'esprit pensant, qui est typique du "nouvel âge" (c'est-à-dire de la période moderne). -

Note : Cette tendance, exprimée ici pour la énième fois (par Hegel par exemple), est appelée "laïcité" (pensée laïque, -- non sans une connotation anticléricale parfois très forte). -- Ce qui n'est pas tout à fait la même chose que "désacralisation", "désacralisation" ou, encore, "laïcité".

Hegel, bien que libre de toute théologie, reste fortement "sacré", au sens large du terme. Seul le "nihilisme" réel (le fait d'identifier toutes les idées, idéaux et valeurs supérieurs comme n'étant pas supérieurs, comme une couverture pour des "désirs inférieurs") profanera de part en part. Ce dernier point sera discuté, par exemple, par Nietzsche (1844/1900) et son interprète, Martin Heidegger (1899/1976).

Chapitre 1... les modernes. Une "nouvelle" dialectique.

H. Barth ne s'étend pas sur la manière très précise dont la philosophie procède au démantèlement de la tradition, la déconstruction de la tradition (pour parler avec J. Derrida), main dans la main avec la révolution.

L'un de ces processus est appelé "la nouvelle dialectique" (nous empruntons ce terme à *P. Foulquié, La dialectique*, Paris, 1949, 41/122 (*la dialectique nouvelle*)), qui présente deux types, l'un philosophique (par exemple Hegel) et l'autre scientifique (par exemple Bachelard, Gonthier). -

Toutefois, en guise d'introduction, un texte saisissant d'un dialecticien philosophe, Friedrich Engels.

Partie 1 : “Ce qui est raisonnable est ‘réel’ et ce qui est ‘réel’ est raisonnable.

(p. 11 à 23) Le père Engels* (1820/1895) est, avec Karl Marx* (1818/1883), le fondateur du socialisme scientifique, tant sur le plan théorique que pratique. Dans son ouvrage *Ludwig Feuerbach* und der Ausgang der klassischen deutschen Philosophie*, Stuttgart, 1888, 1, il se rattache à cette thèse hégélienne. Elle est tirée des *Grundlinien der Philosophie des Rechts oder Naturrecht und Staatswissenschaft im Grundrisse* de Hegel, Vorrede : “ Was vernünftig ist, das ist wirklich und was wirklich ist, das ist vernünftig. “ -- Comme Marx et Engels étaient des dialecticiens à la fois scientifiques et philosophiques lorsqu’ils ont rétabli le socialisme, d’abord sous sa forme communiste, nous entrons à la fois dans la dialectique généralement définie et dans une de ses formes les plus particulières.

*Friedrich Engels était un industriel allemand, un spécialiste des sciences sociales, un auteur, un théoricien politique, un philosophe et le co-auteur du *Manifeste communiste* avec Karl Marx.

*Karl Marx, penseur allemand ayant une grande influence dans les domaines politique, philosophique et économique. Fondateur du mouvement ouvrier, du socialisme et du communisme. Œuvres : *Das Kapital*, et avec F. Engels, le *Manifeste communiste*. Le marxisme est basé sur leurs idées.

*Ludwig Andreas Feuerbach (1804/1872) était un philosophe allemand. Il a soutenu que Dieu est une projection de l’homme, une illusion qu’il a élaborée dans son *Das Wesen des Christentums* (1841) et qui a influencé Marx. Feuerbach appartenait aux hégéliens de gauche. Ils appréciaient la dialectique de Hegel, mais pas son idéalisme et sa métaphysique. Hegel a écrit que Dieu s’est aliéné de lui-même lorsqu’il a créé l’homme. Feuerbach a retourné cette affirmation. Il a écrit que l’homme est devenu aliéné de lui-même lorsqu’il a créé Dieu. Il a même prétendu que la croyance en Dieu et en la sainte famille est la cause de toutes les discordes sur terre. Pour Feuerbach, l’âme est le produit du fonctionnement complexe du cerveau, qui est l’objet de la physiologie.

Engels commence par mettre en évidence deux interprétations. -

Friedrich Wilhelm III (1770/1840), par exemple, ainsi que la plupart de ses sujets, ont transformé le slogan - car c’est ce qu’était devenue la thèse de Hegel - en une canonisation de l’ordre politique établi (= le despotisme (Ia 04 : les monarques absolus français, par exemple), l’État policier, les pouvoirs judiciaires, la censure).

Note : -- Nous venons de lire les écrits de Hegel : c’est un véritable mystère comment des gens comme le monarque prussien et de nombreux Allemands de l’époque peuvent donner une interprétation diamétralement opposée à la réalité. N’est-ce pas là que notre distinction, en termes de sens, entre le sens et le but, s’applique merveilleusement bien ? Celui qui interprète de façon diamétralement opposée. Celui qui est diamétralement opposé à l’idée de sens, est un fondateur de sens, pas un finisseur de sens.

b.-- Hegel lui-même - selon Engels - l’a interprété comme suit. -- Il y avait, pour Hegel, une distinction stricte entre la simple existence factuelle, “établie”, d’une part, et le “réel”, d’autre part. -- Encore une fois, bien sûr, une de ces formulations idiosyncratiques dont témoignent de nombreux penseurs. Bien que, cette fois, Hegel adhère à un usage pré-philosophique des mots. -

Pensez à un vieux directeur d’école devenu sénile : ne dit-on pas à un moment donné que “sa politique est devenue irréaliste” ? C’est-à-dire qu’elle ne correspond plus aux faits. Gardez cela à l’esprit, et vous comprendrez très bien ce qui suit.

Engels commente - “ pour Hegel, tout ce qui existe effectivement (est établi) n’est pas “réel” “.

(1) Tout ce qui existe réellement (par exemple, tout ce que nous appelons “tradition établie”),

(2) dans la mesure nécessaire. -

Note : -- Le type de déduction de Hegel se résume à ceci :

a. Il existe une totalité de données,

b. Au sein de cette totalité, il existe, en principe, un nombre infini de “moments”, c’est-à-dire d’éléments en mouvement ;

c. Mettez la totalité en premier, et vous pourrez en déduire chaque moment (élément dans le processus) et le rendre compréhensible.

Dès qu’un moment est déductible, par la raison, la raison dialectique, il est nécessaire. -- On voit : de même que le directeur sénile est devenu “ irréal “, de même tous les moments de la totalité dialectique, dès qu’ils ne sont plus “ déductibles “ (= nécessaires) de cette totalité.

- **Note** : -- La pensée situationnelle. -- Hegel est un rationaliste éclairé de part en part. Et pourtant : une partie du romantisme est intégrée par lui (tout comme un Rousseau, qui était un rationaliste éclairé à fond, a néanmoins, en tant que sentimental, fusionné un romantisme initial avec un rationalisme ; Ia 04).

Les romantiques ont placé la vie (entre autres choses comme l’histoire, tissu de situations changeantes) au centre. Hegel a parfaitement géré cette situation, sans tomber dans l’“irrationalisme”.

L’anglais continue. - Quelques modèles applicatifs. -

(a) Modèle. -- La république de Rome (fondée en 509 par une révolution contre le prince, Tarquinius superbus) est “réelle” (correspondant à la totalité - ou qua-sitotalité (les totalités humaines sont toujours des quasi-totalités) de la situation (= totalité des circonstances) --.

(b) Contrepartie. -- Mais en -27, après une longue lutte, Octave reçoit du sénat (républicain) : le titre d’“Auguste” (qui fait de lui un “princeps”, -- dans notre langue, “empereur”), -- titre qui passera à tous les empereurs suivants.

Motif : le Sénat, bien que républicain, s’est rendu compte que la forme républicaine de gouvernement était devenue “irrédelle”. -

(a) Modèle. -- La monarchie française a été fondée, avec la coopération du clergé du haut Moyen Âge, par Chlodwig (Clovis ; 481/511), fondateur de la dynastie mérovingienne. Elle était, selon la dialectique hégélienne, “réelle”. -

(b) Contre-modèle. Au XVIIIe siècle (1680/1715 ; Ia 01v.), il commence à devenir “irréal”, jusqu’à ce que, en 1789, il soit remplacé par la “République française”.

Conclusion. -- Les situations changeantes impliquent modèle/contre-modèle, c'est-à-dire, en termes de grec ancien, "l'harmonie des opposés" (c'est-à-dire l'imbrication du modèle et du contre-modèle). -- En langage dialectique moderne : couverture.

Ce qui, par exemple, en termes politiques, peut être une "révolution". Real" est "raisonnable" (mieux : rationnellement justifiable). -

L'anglais continue.

a. Ainsi, au cours du développement (processus), tout ce qui a précédé devient "irréel", car il perd sa "nécessité", -- c'est-à-dire la justification rationnelle de son existence, le "caractère raisonnable".

b. À la place de la réalité mourante (qui est un autre mot pour "irréalité"), une nouvelle réalité "vivante" voit le jour.

Ceci, -- **a.** pacifiquement, si "le vieux" est assez sage pour disparaître, sans opposition, avec la mort ;

-- **b.** violemment, s'il résiste à la nouvelle nécessité.

Une philosophie révolutionnaire.

-- Toujours en anglais.

-- Tout**1.** ce qui est "réel" dans l'histoire de l'humanité devient "irréel", "déraisonnable" (ne se justifie plus) avec le temps,

2-- . Tout ce qui est "raisonnable" dans l'esprit des gens est destiné à devenir "réel" un jour (*note* : Engels utilise ici le terme "réel" dans le sens de "effectivement réalisé", bien sûr). -- Même si elle contredit l'ordre établi, elle semble toujours "réelle".

Engels - sans le dire explicitement - cite les paroles de Méphistophélès (dans le Faust de Goethe) : "tout ce qui existe est digne d'être détruit". C'est en cela, dit Engels, que réside la véritable portée de la dialectique hégélienne de l'histoire : elle est une philosophie révolutionnaire de part en part. Car elle supprime - une fois pour toutes - le caractère "final" ("positif" (Ia 09)) de tous les produits de la pensée humaine.

Le concept dialectique hégélien de la vérité. -

a. Avant Hegel. -- La "vérité" est une collection d'énoncés "finis" (dogmatiques (Ia 06 : métaphysiques) qui, une fois décidés, n'avaient plus qu'à être mémorisés. -

b. Depuis Hegel. - La "vérité" est simplement le processus même de la connaissance, qui est un long développement...

au cours de l'histoire de l'humanité. La "science", le cheval de bataille, depuis Descartes, des philosophes modernes, est un processus. Pas un ensemble de vérités, énoncées une fois pour toutes et transmises avec autorité. -

La "vérité" sur la réalité (ici dans un sens ontologiquement large) s'élève, en principe, de stade en stade, de plus en plus haut, -- sans jamais atteindre un soi-disant point final en trouvant une "vérité absolue" (c'est-à-dire un système qui engloberait toutes les vérités définitives). -

Chaque phase (= aspect phaséologique) est "nécessaire" (parce que "raisonnable") et donc "réelle" (au sens dialectique de "déductible de la totalité"), -- au moins aussi longtemps que dure le temps pendant lequel les circonstances (= la situation) sont les mêmes, car c'est à cela qu'elle doit son "origine" -- une "chronologie" ou théorie du temps est inhérente à toute dialectique au sens hégélien. -- L'ascension et le déclin sont, pour ainsi dire, légaux.

Le fondement économique. -- ... selon Engels -

L'analogie.

-- (a) La bourgeoisie d'Europe occidentale (c'est-à-dire la classe supérieure capitaliste), par le biais de la grande industrie, de la lutte concurrentielle, du marché mondial, estompe pratiquement toutes les institutions considérées comme "inviolables" depuis des temps immémoriaux.

-- (b) la dialectique hégélienne, en ne considérant rien comme "sacré" (c'est-à-dire comme vérité définitive), fait que toutes les représentations exprimant la vérité dite "définitive", "absolue", ainsi que toutes les situations correspondant à ces représentations définitives, s'évaporent théoriquement dans tout ce qui existe. La dialectique hégélienne expose ainsi l'impermanence.

Conservateur/révolutionnaire.

Engels le souligne : il y a, en effet, un côté conservateur dans la dialectique de Hegel ; à savoir qu'elle reconnaît le droit à des phases bien définies de la connaissance (science), de la société, -- dans le temps où elles sont déductibles rationnellement. --

Mais le conservateur est relatif (limité), le révolutionnaire est absolu (illimité). "Le seul absolu qu'il tolère" dit Engels.

La pensée systémique. (p. 14/16).

Nous l'avons vu : la totalité - de tous les moments - est décisive. Dans toutes ses œuvres, Hegel a donc essayé de construire une philosophie totale de tout ce qui a évolué. Également impermanent

comme toute œuvre humaine est, bien sûr, aussi l'œuvre de Hegel. Et, tout comme l'œuvre de Platon a donné lieu à plus d'une interprétation, il en va de même pour l'œuvre de Hegel. Ce qui n'empêche pas qu'il y ait, dans les deux cas, une cohérence minimale et essentielle, bien sûr.

-- *Phänomenologie des Geistes (1807).* -

Engels dit que l'on peut trouver un parallèle (= une analogie) dans l'embryologie (développement individuel) et la paléontologie (développement collectif) des formes de vie, mais, avec Hegel, ce développement individuel et collectif s'applique à l'"esprit" individuel (par exemple dans chaque être humain) et à l'"esprit" collectif (l'humanité dans son ensemble).

La philosophie de Hegel est une philosophie de l'esprit. Dans sa *Phénoménologie de l'esprit*, Hegel esquisse le développement de l'esprit (individuel et surtout collectif) de l'humanité, à travers toutes les phases culturelles qui lui sont connues : l'esprit, qui pour Hegel coïncide avec Dieu, se manifeste dans les phénomènes, c'est-à-dire les produits culturels, que chaque période culturelle produit. -

Note : -- Il ne faut donc pas confondre la "phénoménologie" de Hegel avec, par exemple, celle d'Edmund Husserl (cette dernière est purement descriptive et ne présuppose pas, par exemple, l'apparition d'un "esprit" ("Dieu") dans les phénomènes).

-- *Logik, -- Naturphilosophie, Philosophie des Geistes.* -

Dieu" - un concept très flou et très controversé chez Hegel -.

(i) commence comme l'idée absolue (= concept entier) ;

(ii) grâce à son changement de nature (encore une fois, un concept très peu clair et très contradictoire avec Hegel), dieu devient aliéné de lui-même (devient différent, oui, un autre),

(iii) mais dieu revient à lui-même - de l'aliénation de la nature - en devenant esprit (troisième concept très peu clair et très contradictoire dans l'œuvre de Hegel). --

Logiquement, philosophiquement de la nature, philosophiquement de l'esprit, Dieu "se développe" dans la réalité. -

Ce concept de Dieu est, bien sûr, tout sauf biblique. Cette conception ambiguë de Dieu a valu à Hegel d'être décrit tantôt comme athée, tantôt comme superstitieux dans un sens ou dans l'autre.

- *Philosophie de l'histoire.* -

Le troisième aspect du "développement" de Dieu, le fait qu'il devienne "esprit" dans les produits humains de l'esprit, est détaillé - comme le dit justement Engels - par Hegel en une multitude de sous-œuvres : philosophie de l'histoire et histoire de la philosophie, -- philosophie du droit, de la religion, de l'art, -- etc.

Engels : dans tous ces domaines de l'histoire culturelle, Hegel a essayé de trouver le fil du développement et d'en apporter la preuve. Son savoir encyclopédique - ses informations (dirait-on aujourd'hui) - l'ont amené à créer, pour ainsi dire, une mine d'or de connaissances historico-culturelles, -- avec des éclairages très originaux. -

Note :. - Aujourd'hui encore, des pans entiers de son œuvre méritent d'être lus, -- dans la mesure où l'on y élimine - ce que l'on appelle en anglais - "gewaltsame Konstruktionen" (constructions qui violent les données), qui sont plus ou moins présentes partout.

Ces constructions sont le résultat de la pensée systémique de Hegel : il veut couler la réalité totale (sa Logique, sa Philosophie naturelle et sa Philosophie de l'esprit sont, en fait, une ontologie) dans une seule forme. - "Chez tous les philosophes - selon Engels - c'est précisément le "système" qui est transitoire". Ce qui, à mon avis, est très vrai.

Le jugement de valeur d'Engels (p. 16 /17).

En plus des jugements de valeur déjà exprimés ci-dessus, je voudrais dire ceci.

A. -- philosophiquement.-- a.-- Au lieu de vouloir construire un système absolu, comme Hegel (qui, à cet égard, a dépassé presque tous les penseurs précédents) a essayé de le faire, Engels, avec Marx, abandonne cet objectif imaginaire. -

(i) Tout d'abord - grâce aux sciences positives - on cherche les vérités "relatives" à notre portée ("die erreichbaren relativen Wahrheiten"). -

Note : -- Nous appellerions cette méthode la méthode de l'échantillonnage inductif, -- qu'elle soit ou non positive-scientifique (les connaissances pré-scientifiques peuvent être très solides).

(ii) a. De cette manière, on arrive à un certain nombre de vérités partielles, qui peuvent être consignées dans un résumé.

-- **Note** :. -- Auguste Comte (1798/1857 ; à la suite de J.L. D'alembert (1717/ 1783 ; avec D. Diderot (1713/1784) éditeur de l'encyclopédie) père du positivisme) a conçu quelque chose d'analogue pour arracher la philosophie traditionnelle à son stade non positif. La "philosophie" devient alors le résumé d'autant de "vérités positives" que possible.

(ii) b. Engels retient le schéma dialectique de Hegel, -- pour donner à ce résumé une "forme".

-- **Note** : -- pour Comte, la "forme" de ce résumé était la sociologie. En cela, le positivisme français se distingue clairement de la dialectique hégélienne ou marxienne allemande.

- **b.-** Une deuxième critique philosophique d'Engels est la suivante. -

L'image (comprenez la description) qu'Engels donne de la dialectique de Hegel - nous en avons donné un résumé Ia 11vv - est une déduction de la méthode de Hegel (c'est-à-dire de la méthode dialectique). -- Mais, dit Engels, Hegel, en tant que constructeur de systèmes, a lui-même trahi cette méthode.

(i) Dans sa *Logik*, la vérité coïncide avec le processus sans fin lui-même (idée (= logique), nature (= aliénation), esprit (= devenir lui-même)). -- avec toutes ses phases culturelles et historiques.

(ii) mais son "système" actuel, dans sa forme élaborée, montre une fin au processus.

Ainsi, Hegel lui-même prétend que "dieu" (= cette idée absolue) doit être réalisé dans la monarchie de Friedrich Wilhelm III (Ia 11), qui est basée sur une société de classes. Selon Engels, ce dirigeant a constamment promis une telle monarchie de classe, mais, soit dit en passant, en vain. -

Cela se résume à ceci : Dieu " devient " phénomène " (visible) dans les conditions petites-bourgeoises de l'Allemagne d'alors. Le pouvoir des classes possédantes s'est adapté à cela : il était limité et modéré, -- ce "pouvoir". De plus, Hegel tente de " prouver " (de " déduire " (Ia 12)) que la noblesse était également " nécessaire ". -

Note : -- La question de savoir si Hegel y a vu le point final du processus de l'univers est discutable. Il se peut que Hegel ait simplement déduit de la situation alors transitoire.

Mais pour un Anglais, qui

(a) a voulu une philosophie scientifique positive (et non une philosophie simplement hégélienne-spéculative) et

(b) Dans la lutte pour une société idéale sans classes, le fait que le "dieu" de Hegel aboutisse à un système de classes aussi petit-bourgeois n'est que dommage.

-- (B). - **Subjectif** ("positif"). -

La notion de "processus sans fin" de Hegel est, en tant que science naturelle, sujette à discussion. -- La science naturelle de l'époque d'Engels (1888) prévoyait bien une fin : la terre, par exemple, peut périr, -- du moins il est "assez certain" que son habitabilité connaîtra une fin. -

Engels conclut : si (notez la phrase conditionnelle délibérément choisie) cette perspective scientifique naturelle est vraie, alors l'histoire de l'humanité montre non seulement une ligne ascendante (comme le prétendait l'optimisme de Hegel), mais aussi une ligne descendante. -- La dialectique d'Engels est scientifiquement fondée.

Karl Marx sur les “universaux” (concepts généraux) (p. 18/20).

Comme nous le savons, les “universaux” (terme scolastique du milieu du siècle dernier désignant le concept universel (= collection universelle)) sont un sujet de controverse depuis la proto-sophilosopie (-450/-350), chez les Grecs anciens. -

Le mobilisme ou la philosophie du changement, présente dans toutes les dialectiques modernes, donne l’impression que d’une période à l’autre, d’une culture à l’autre - tout est changeant et qu’il n’existe pas de concepts généraux. Relisez ce que dit Engels sur la méthode hégélienne, et vous aurez l’impression que tout, mais tout est “différent” d’une période à l’autre, d’une culture à l’autre.

Écoutons maintenant son ami et collègue penseur - “hetairós”, auraient dit les milésiens archaïques -, *Karl Marx* - dans un de ses textes, *Grundrisse der Kritik der politischen Ökonomie*, Berlin, 1953 (posthume), s.7 (*Einleitung*), - un projet, qui parle du concept de “production” (un concept de base en économie), on entend un langage différent. -

(I) -- une abstraction sensible. -

C’est ainsi que nous résumons la première partie du texte de Marx. -

(i) “La “production” en général est une abstraction, mais une abstraction raisonnable, dans la mesure où elle fait réellement (*note* : nous dirions maintenant “vérifiablement”) ressortir le commun, le fixe et nous évite de le répéter”.

Note : -- Quand on voit Marx écrire de cette façon, on l’imagine disciple d’Aristote, l’abstractionniste : un concept général est une représentation de traits, qui sont communs à une collection de données ; c’est précisément pourquoi il est “abstrait”, un modèle de l’original, la multiplicité des données. - L’épargne souligne Marx.

(ii) “Entre-temps, ce commun - ou le commun séparé par comparaison - est lui-même une chose articulée multiple, c’est-à-dire une chose divisible en une multitude de traits.

(a) **certains** de ces traits sont communs à toutes les périodes, d’autres ne sont communs qu’à certaines d’entre elles. -- Certaines des caractéristiques seront donc communes à la période moderne et aux périodes les plus anciennes. On ne peut pas concevoir une “production” sans cela”. -

Commentaire :. -- La nouveauté, par rapport à un Aristote avec sa théorie de l’abstraction, ne réside pas dans la méthode comparative, par laquelle le général est exposé. Elle réside dans la comparaison diachronique,

qui analyse le développement des modes de production à travers la séquence des périodes culturelles et ... découvre des traits identiques dans toutes les différences, -- à tel point qu'on ne peut concevoir la "production" sans cet universel, qui se maintient à travers la diachronie. -

Marx, en véritable penseur, parle de la concevabilité même de la production, à travers laquelle la forme essentielle, c'est-à-dire le caractère distinctif, de tout ce qui est appelé "production" vient purement à l'esprit. -

Mais écoutons davantage. Car, ici, Marx, en vérité, utilise un terme platonicien, à savoir "production sans plus" (cet adjectif "sans plus" apparaît plus d'une fois dans les principaux textes de Platon, -- pour désigner l'idée (par exemple de production)). -

(b) (...) " les traits de la connaissance qui sont communs à la production doivent être séparés afin que, nonobstant l'unité (*note* : terme antique pour " ressemblance "), qui ressort déjà du fait que le sujet, l'homme, et l'objet, la nature (*note* : Marx considère la " production " comme le travail de la nature hors de l'homme par l'homme), la diversité essentielle ne soit pas oubliée.

C'est dans cet oubli que réside, par exemple, toute la "sagesse" des économistes modernes, dans la mesure où ils "prouvent" l'"éternité" et l'"harmonie" des relations sociales existantes". -

Note : Une autre différence avec l'abstractionniste Aristote est exposée ici : alors qu'Aristote (et certainement la tradition classique) met l'accent sur l'immuabilité, Marx, en tant que dialecticien, en toute immuabilité (qu'il ne nie pas), met l'accent sur le changement, le processus. Cf. Ia 13 et suivants. -

Conclusion : Marx nous présente ici une théorie dialectique de l'abstraction. -

Note : -- Nous avons mis les termes "sagesse", "éternité", "harmonie" entre guillemets. Pourquoi ? Car Marx, ici, ironise apparemment : en tant que dialecticien, il ne voit que trop bien les différences d'une période à l'autre (Ia 14 : chronologie) et l'"éternel" (signifiant immuable, oui, interchangeable) est pour lui une violation partielle des faits. L'"harmonie" dans une société connaissant la lutte des classes est, pour Marx, un beau mot.

-- (2). -- *Un exemple.* -

Marx nous donne maintenant un échantillon de son analyse économique. -- "Aucune production n'est possible sans un instrument de production, même si cet instrument n'était que la main. -- Pas de (production) possible

sans le travail passé, accumulé, même si ce travail n'était que l'habileté qui, dans la main du "sauvage" (*note* : le mot éclairé-rationnel pour l'homme archaïque ou primitif), a été recueillie et concentrée par une pratique répétée. -

Le capital est, entre autres, également un outil de production, également du travail passé, "objectivé" (*c'est-à-dire* fixé dans un objet). -

Le capital est donc un rapport de production général, "éternel". C'est-à-dire si je laisse de côté le spécifique, qui, précisément, fait de "l'outil de production", du "travail accumulé" uniquement du capital ".

Note : -- On sent que Marx, pour établir son "marxisme" comme une théorie, a besoin de concepts de base, avec une portée universelle. Ainsi, entre autres, l'idée de "production". Pour s'assurer que cette idée théorique est valablement définie, il la limite à sa "concevabilité" - ou, comme il le dit aussi en termes kantien, à sa "possibilité". - Ainsi, par exemple, dans son interprétation, bien sûr, la "production" est-elle possible (*c'est-à-dire* concevable) sans outil ? Réponse : non. Par conséquent, à travers toutes les périodes culturelles, aussi différentes soient-elles, pour trouver la "production", il faudra également identifier les "outils de production". -

Comme dans la dialectique platonicienne, ici aussi, dans la nouvelle dialectique d'un Marx : un concept se fonde dans l'autre. On peut distinguer un concept de l'autre (essence), mais on ne peut pas séparer les deux (cohésion). Dans le platonisme, on appelle cela la "méthode diététique-synoptique".

Par exemple : La "production" est-elle possible (concevable) sans travail accumulé, objectivé ? Réponse : Non. Par conséquent, à travers toutes les périodes de la culture, si l'on veut analyser la production, il faudra invariablement trouver aussi le "travail accumulé". Si ce n'est pas le cas, nous n'avons pas affaire à une véritable "production", mais à quelque chose d'autre. -

Là encore, il s'agit d'une application de la "méthode diététique-synoptique" platonicienne d'analyse conceptuelle. -

Conclusion. -- Engels, Marx, -- c'étaient des hommes de la praxis. Mais regardez bien : en tant que véritables rationalistes éclairés, ils pensent que la pratique, pour être "éclairée" (illuminée par la raison), doit faire passer la théorie avant tout.

Ici, dans cette ébauche restante, nous trouvons un beau modèle applicatif de la formation de la théorie marxiste. La théorisation, qui signifie la concevabilité (= forme de la créature, idée universelle).

Marxisme et “physicisme” (croyance en la nature). -

A. Braeckman, *Repenser de manière critique la révolution française (sur Marx et le coucou de l'historiographie libérale)*, in : *Streven* 1989:7 (avril), 642/654, -- suivant G. Comninel, *Rethinking the French revolution (Marxism and the revisionist challenge)*, London/ New York, 1987, distingue -- très justement -- le matérialisme libéral (comprendre : matérialisme de l'économie de marché libre) et le matérialisme socialiste (comprendre : économie dirigée) (a.c., 649v.).

Par exemple, les deux types de matérialisme interprètent le “progrès” (thème favori des Lumières du XVIIIe siècle) comme le résultat, entre autres, de la lutte des classes. Mais lorsqu'il s'agit de l'idée de “propriété”, les marxistes et les libéraux ne sont évidemment pas d'accord.

Ce qui nous intéresse, maintenant, ici, c'est la vraie nature de cette divergence d'opinion. C'est parce qu'elle est fondamentale et a une portée dialectique.

1. Les matérialistes du XVIIIe siècle, qui défendaient la classe des possédants - les libéraux - situaient le présupposé du droit à l'existence (Ia 13 : “raisonnabilité”) de la propriété réelle dans la “nature humaine”. Cette “nature” (du latin “natura”, traduction littérale du grec “fusus”) était conçue comme générale, universelle, c'est-à-dire appartenant à tous les hommes, du moins en principe.

Puisque la “fusus”, la “natura”, la nature, était quelque chose de normatif, de directeur, et donc une règle de comportement, la “propriété”, dans la mesure où elle était ancrée dans une telle nature, était “inviolable”, base de l'ordre juridique. Les penseurs du XVIII - d' siècle ont donc appelé la “propriété” “une chose naturelle”.

2. Les marxistes, dans la mesure où ils étaient socialistes et contestaient donc les relations de propriété établies, étaient d'avis que les propriétés réelles n'étaient que (écoutez bien ce “que”) le résultat de développements historiques croissants, oui, mal croissants, de toutes sortes. Pour Karl Marx, en particulier, cette mauvaise croissance consistait dans les relations d'exploitation à l'œuvre dans le processus de production. -

Conclusion. -

(i) La classe possédante, à travers les matérialistes libéraux, est physicienne, c'est-à-dire croyante en la nature.

(ii) le sans-propriété, à travers par exemple la pensée socialiste de Marx, est historiciste, c'est-à-dire qu'il croit à l'histoire. La différence est, d'emblée, claire : un historico-dialecticien comme Marx avait le processus en tête. Les libéraux font passer la nature en premier.

Notre première analyse de l'idéologie. -

Le terme "idéologie" a fait couler beaucoup d'encre. Il y a plus d'une définition, bien sûr. -- Dans ce fatras d'analyses idéologiques, mettons un peu d'ordre. -

(1). - Dans les ouvrages plus anciens, " idéologie " est synonyme de " science des idées " (où le terme " idée " est soit platonicien, soit patronal (et présuppose donc l'universel et le supérieur (immatériel) dans les phénomènes singuliers (= données, " faits ")), soit moderne (surtout depuis le XVIIe siècle et donc " représentation dans notre conscience " . -

En bref : l'idée platonicienne est une présentation de faits. Moderne-nominaliste - l'idée est une représentation dans notre esprit - l'"idéologie" est donc la théorie des "idées". -

(2). -- Dans les travaux plus récents, c'est la vision non platonicienne qui prévaut : l'"idéologie" est un système d'idées ou de représentations qui se présente comme le droit à l'existence des faits, mais qui en fait ne représente pas, ou pas tout à fait correctement, ces mêmes faits. -- Le matérialisme dialectique de Marx et Engels, par exemple, nous offre un modèle de cette conception plus récente.

(i) Tout système culturel - religion, philosophie, morale, science politique, etc. - qui se présente comme "raisonnable" (Ia 13 : justification), comme ayant le droit d'exister, mais qui en fait formule la situation matérielle (les rapports d'exploitation économique à l'envers) dans un type de théorie, est typiquement "idéologique".

(ii) appliquée : il est clair que la théorie, la tentative de justification, des matérialistes libéraux concernant la base juridique de la propriété réelle parle bien de la " nature humaine " (le droit à l'existence), mais en fait elle occulte - " refoule ", " supprime " (on pourrait dire avec les freudiens) - le processus d'exploitation à l'œuvre dans la croissance historique de cette propriété.

Une telle "justification théorique" est, aux yeux de Marx, une idéologie. C'est-à-dire : un système d'idées ou de représentations qui est ostensiblement élevé oui, mais qui est en fait basé sur un intérêt personnel à peine dissimulé. -

Analyse linguistique : on parle de "nature" pour ne pas avoir à parler de "processus (d'exploitation)". C'est une forme de discours rhétorique : en détournant l'attention, on tente de maintenir des situations illégales, oui, de donner un semblant d'existence.

L'idée de "nature" et l'idée de "processus". -

Nous pouvons maintenant conclure ce petit chapitre. -- D'une part, nous avons vu, notamment sur la base de l'exposé d'Engels sur la dialectique hégélienne, l'énorme importance accordée à l'idée de "processus" (changement, mutabilité). D'autre part, nous avons également vu - doublement - l'accent mis sur l'idée de "nature" (juste maintenant avec les matérialistes conservateurs et libéraux, mais juste avant cela aussi avec Karl Marx, où il essaie de préparer la nature de la production, avec sa nature d'être immuable ("production sans plus"), libre de la masse des faits historiques). -

Le physicalisme, le processus de pensée. -

Telle est la tension bipolaire entre laquelle nos pensées sont tendues, lorsque nous analysons un peu plus en profondeur la pensée moderne. -

Note : -- Ceci justifie - Ia 01 - le fait que nous ayons choisi "tradition et révolution" comme thème principal. L'homme traditionnel parlera facilement de la "nature éternelle" des choses. L'homme révolutionnaire, quant à lui, préfère parler de "changement", de "mutabilité".

Après une discussion détaillée sur le mobilisme (= pensée processuelle) de Hegel, Marx, Engels et autres (la forme dialectique du mobilisme), nous définirons brièvement ce que le terme "nature" peut signifier dans le langage courant. -

(1). -- Puisque "fusus" (selon W. Jaeger, grec archaïque, identique à "genesis", naissance, littéralement : accouchement) et "natura" signifient tous deux le processus de naissance, respectivement d'accouchement, il est plausible que "nature" signifie : la nature essentielle de quelque chose, dans la mesure où elle détermine le processus de vie par la naissance, --.

(2). -- Puisque, dans les cultures archaïques, l'origine qui est active et manifeste dans la naissance, la genèse, de quelque chose est centrale - les mythes sont plusieurs textes racontant l'origine et donc la nature (ou la forme) de quelque chose - il est plausible que "nature" signifie : la programmation qui dirige, "oriente" le cours de la vie d'une chose dès sa naissance, c'est-à-dire dès son origine induisant la naissance (une définition directrice ou cybernétique de "nature"). On dit aussi : la nature comme norme. Entre autres choses du processus, qui dès le début est prévu dans cette nature. -

Conclusion. - Il ne faut pas voir trop vite une contradiction absolue entre la nature et le processus. En fait, ce sont des concepts liés (Ia 20).

Partie 2. -- L'idée de "dialectique" (p. 24 à la fin).

Nous allons commencer par un échantillon bibliographique. -

-- P. Foulquié, *La dialectique*, Paris, 1949 (un aperçu bien documenté et compréhensible, -- de l'ancienne dialectique (depuis Héraclite d'Ephèse (-535/-465)) jusqu'à l'idéalisme (absolu) allemand (surtout Hegel)), -- puis de la nouvelle dialectique (à la fois purement philosophique et scientifique), --.

-- A. Marc et al, *Aspects de la dialectique (recherches de philosophie, II)*, Paris, 1956 (plusieurs contributeurs sur les aspects),

-- D. Dubarle/A.Doiz, *logique et dialectique*, Paris, 1972 (recherches logistiques sur la valeur purement logique de la dialectique de Hegel en particulier), --

-- W. Biemel, *das wesen der dialektik bei Hegel und Sartre*, in : Tijdschr. v. Philos., 20 (1958) : 2, 269/300 (chez Hegel la dialectique est toute une ontologie ; chez Sartre elle est seulement une caractéristique de notre conscience humaine) ;

-- *Dialectica* 57/58, Neuchâtel (Ch), 1961 (donnant une idée de ce que la pensée dialectique, -- ici surtout sur les limites de notre connaissance (y compris la connaissance scientifique), peut explorer), -- surtout sur Hegel :

-- G.A. Van den bergh van Eysenga, *Hegel*, La Haye, s.d. (Les grandes étapes de la vie de Hegel, -- par un hégélien) ;

-- R. Serreau, *Hegel et l'hégélianisme*, Paris, 1965-2 (une vue, entre autres, de l'énorme influence de Hegel) ;

-- H. Arvon, *le Marxisme*, Paris, 1960-2 (notamment o.c.,11/40 (*la dialectique*) ; également o.c.,41 / 68 (l'aliénation (*note* : 'aliénation' signifie généralement 'aliénation'))).

Note : -- La première partie, juste avant celle-ci, nous a donné un aperçu de la méthode, surtout logique (pensez à la déduction hégélienne (Ia, 12), qui est la partie centrale) d'un dialecticien comme Hegel (et aussi un Engels ou un Marx). -- Ce petit chapitre veut se dérouler de manière assez ordonnée.

Partie 2. A. Les quatre représentations principales. (p. 24/ 59).

Premier point de départ. (p. 24/28).

Pour comprendre comment la nouvelle dialectique est née, il faut partir de l'idée de la "mathesis universalis" (structure de raisonnement globale).

1. Outre Platon d'Athènes (-427/-347), avec son intention d'une stoicheiosis, elementatio, analyse factorielle systématique, conçue hypothétiquement (exprimable en phrases conditionnelles), il y a les penseurs suivants :

Galenus de Pergame (129/201 ; médecin) voulait, quelque part, préparer déjà une structure de raisonnement complète. -- *Raymundus Lullus* (Ramon Lull (1235/1315), avec son *ars generalis*,

à son tour, en tant que néoplatonicien, préconise une doctrine analogue de l'ordre. -- L'ordre, la pensée ordonnée, sont, après tout, au cœur de ces tentatives.

2. Avec René Descartes (1596/1650), le fondateur de la pensée rationnelle moderne et éclairée, commence une nouvelle approche de l'harmonologie, la théorie de l'ordre. -

Echantill. Bibl.

-- E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde (van Parmenides tot Bolzano)*, Antw./Nijmegen, 1944, 93/117 (R. Descartes) ;

-- M. Foucault, *Les mots et les choses (une archéologie des sciences humaines)*, Paris, 1966, 64/72 (l'ordre).

Beth, o.c. 103, dit : "La mathesis universalis, que Descartes voulait construire comme une généralisation de l'analyse et de l'algèbre, devait être à la fois un ars disserendi (*note* : une méthode d'explication) et un ars inveniendi (*note* : une méthode de découverte ou heuristique). Il adopte ainsi, une fois de plus, une idée qui avait déjà été défendue bien plus tôt par Raymundus Lullus". -

(i) Une lettre de Descartes à Mersenne (20.11.1629) l'explique. -- Descartes pense à l'invention d'une sorte d'esperanto, un langage construit. Comme Platon, avec son stoïcisme linguistique, il explique comment composer les racines d'une langue universelle (et les caractères correspondants).

Note : il y a, chez Descartes, une sorte de mathématisme : les chiffres et les figures lui servent de modèle dans la construction de ce langage général. -

(ii) Beth : " Il faut établir, parmi les pensées humaines, un ordre de préséance tel qu'il existe - par nature - parmi les nombres. On pourrait alors construire une langue qui, en très peu de temps, pourrait être apprise". (Beth, o.c.,103). --

Foucault veut nier que Descartes ait agi de manière mathématique : cela semble pourtant indéniable. -

(iii) Beth : " Seule une véritable philosophie, cependant, rendrait possible la mise en œuvre de ce plan. Car elle seule nous permet de distinguer, d'énumérer et de classer les pensées humaines". (ibid.).--

On peut voir que l'idéal de Descartes était, en effet, une philosophie totale basée sur un modèle mathématique.

(iv) Beth : " Aurait-on une fois un inventarium (*note*: une induction sommative, une collection) des représentations singulières (*note*: 'Idées' en langage cartésien), à partir desquelles toutes les

les pensées sont résumées, alors un langage universel serait possible, qui soutiendrait le jugement à tel point que l'erreur serait presque impossible". (ibid.).

Nous avons là l'artère du rationalisme éclairé moderne : s'emparer, par des systèmes de dessin conçus selon un modèle mathématique (le langage est un système de dessin), de la pensée humaine, dans sa totalité,--et le faire de telle sorte que, raisonnant de façon quasi-machinale, on exclut toute erreur. Une sorte de machine à raisonner, en d'autres termes.

Pensez à nos ordinateurs actuels. C'est l'idéal moderne de la science. Et aussi l'idéal moderne de la philosophie.

Beth, o.c., 104, dit que dans sa *géométrie Descartes* a réalisé un spécimen (= modèle applicatif) de sa mathesis universalis, "d'où peut apparaître la fécondité de ses idées".

-- On peut l'exprimer en termes encore plus larges : en 1637 paraissait le *Discours de la méthode (pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences, Plus la dioptrique, les météores et la géométrie, qui sont les essais de cette méthode)*,-- un gros livre de 527 pages, comme le remarque justement *Alexandre Koyré, Introduction à la lecture de Platon, -- suivi d'entretiens sur Descartes*, Paris, 1962, 166. Le discours sur la méthode, sur lequel il s'est tant étendu, est dominé par l'idée de Descartes de la "mathesis universalis". Comme nous le préciserons plus loin.

M. Foucault, Les mots et les choses, 70, dit que ni le mécanisme (concevoir la réalité comme un appareil, une "machine") ni les *mathématiques* (la réalité, y compris celle de la physique de son époque ("physique mathématique")) ne sont essentiels aux rationalistes éclairés, mais plutôt la mathesis universalis, -- entendue comme "science universelle de (la mesure et de) l'ordre" (o.c., ibid), telle que conçue par Descartes.

Même la mesurabilité (une des mathématiques auxquelles la réalité est soumise), au moyen d'une mesure (modèle de mesure), n'est qu'une application de la théorie générale de l'ordre. -- De ceci, donc,

- (i) la grammaire générale ("think of our linguistics"),
- (ii) l'histoire naturelle (pensez à notre biologie) et
- (iii) l'analyse de la richesse ; pensez à notre économie), -- ces trois applications de la théorie de l'ordre.

Note : -- (1) le terme “machine (à penser)” peut être défini de deux façons. -

a. La “machine” est-elle un système matériel dont les changements d'état - grâce aux lois établies par la mécanique (théorie du mouvement), - dans un sens plus large : établies par la science naturelle de la nature inorganique - sont prévisibles ? -- Les mécanistes comprennent le terme ainsi. -

b. Une “machine” est-elle un système matériel, dont les changements d'état sont prévisibles (= aspect mécanique), conçu, fabriqué et utilisé comme un outil par les humains (pensez au terme “appareil”) ? -- Les opposants au mécanisme moderne, comme le biologiste et professeur allemand *Hans Driesch* (1867/1941 ; *Geschichte des vitalismus* (1905) ou Jakob van Uexküll (1864/1944 ; éthologue et écologiste), prennent le terme “machine” dans ce sens plus étroit : on les appelle vitalistes.

-- (2) Même Beth, o.c., 113, admet que depuis Descartes (dans la mesure où il est mécanicien) et Thomas Hobbes* (1588/1679 ; poursuit le mécanisme de Descartes), la vision médiévale antique a été sérieusement supplantée par la vision mécaniste moderne. -- Ainsi, pour Hobbes, le “langage” est une sorte de calculatrice (“la raison (...) n'est rien d'autre que le calcul (c'est-à-dire l'addition et la soustraction (...))”). Hobbes a même appliqué ce point de vue d'ingénieur à la vie de l'État.

*Thomas Hobbes, philosophe anglais, père fondateur de la philosophie politique moderne. Auteur du *Léviathan*, base de la philosophie politique occidentale moderne, dans lequel il développe une théorie de l'absolutisme. En théologie, son point de vue selon lequel l'homme, Dieu, le ciel et l'enfer sont tous faits de poussière et de mouvement et obéissent donc aux mêmes lois de la nature que les autres choses matérielles, a eu une grande influence. Hobbes a nié l'existence d'une réalité immatérielle. La vie humaine était également complètement matérialiste, mécanique et déterministe. L'homme n'a pas d'âme ou d'esprit immatériel.

Note : -- Qui, bien sûr, a essayé d'élaborer la *mathesis universalis*, est *GW. Leibniz* (1646/1716 ; comme Hobbes, fortement sous influence cartésienne), -- dans son *De arte combinatoria* (1666). Cfr. e.w. Beth, o.c., 118 / 144.

La dialectique comme mathesis universalis. -

Comme le dit *H. Scholz, die wissenschaftslehre Bolzanos*, 1937, 407, l'idée de “*mathesis universalis*” (= *sciëntia generalis*) a été interprétée ou réinterprétée différemment.

A. -- Emmanuel Kant

Kant (1724/1804 ; figure de proue de l'*aufklärung* allemande et initiateur de l'idéalisme allemand) en était un farouche opposant. Les adversaires de Kant ont été influencés, entre autres, par le piétisme (un mode de vie ascétique, typique de certaines sectes protestantes (notamment luthériennes) qui, au XVIIe siècle, en réaction au dogmatisme, sont revenues à l'expérience biblique), une tendance qui dominait les écoles où Kant a étudié et qui considérait les mathématiques comme quelque chose de non chrétien.

- I. Kant a une attitude plutôt négative envers la théorie cartésienne de l'ordre.

B. -- les idéalistes allemands --

J.G. Fichte (1762/1814 ; influence romantique), Fr. W. Schelling (1775/ 1854 ; penseur romantique), --en particulier G.F.W. Hegel (1770/1831 ; sous influence romantique partielle) --.

(i) participent à la A-mathématique (voire à l'Anti-Mathématique) du pionnier Kant,
(ii) mais reprennent néanmoins l'idée de la "mathesis universalis". - cfr. E.W. Beth, o.c., 141, 145, 148, -- 169 (B. Bolzano (1781/1848 ; précurseur de l'école autrichienne (parmi laquelle E. Husserl) comme critique de cette a-mathématique).

C. Les marxistes -

K. Marx (1818/1883), P. Engels (1820/1895) - reprennent à leur tour l'idée de "mathesis universalis" - c'est-à-dire la dialectique - des idéalistes, mais la refondent matériellement. C'est la dialectique matérialiste-historique.

Note : -- H. Arvon, *Le Marxisme, Paris, 1960-2, 210/213 (conclusion)*, explique comment le marxisme a pu devenir un des éléments intégrateurs - en termes platoniciens : "stoicheia", éléments - de notre époque. Toutes les attaques contre lui s'avèrent incapables de briser son "pouvoir". "La clé de ce mystère apparent est fournie par la cohérence globale d'une doctrine qui constitue un ensemble complet." -

Si le marxisme, par exemple, n'était qu'une doctrine économique, sociale ou politique, l'histoire l'aurait depuis longtemps écarté, comme tant d'autres systèmes non globaux mais réformateurs. -- Non : la résistance que le marxisme mobilise contre le passage corrosif du temps a son origine dans le fait qu'il est une conception globale du monde - une philosophie complète.

Dans sa totalité, toutes ses parties sont inséparablement liées entre elles : le marxisme répond parfaitement au désir humain d'avoir une vision cohérente du monde qui nous entoure".

Note : -- cette mathesis Universalis, cette structure de raisonnement ontologique qui englobe tout, est la dialectique des idéalistes allemands et des marxistes. -- Nous expliquerons cela plus en détail plus tard.

Deuxième principe. (p. 29/30).

Avec un Platon d'Athènes, on découvre régulièrement deux niveaux de pensée, --

(i) le modèle de pensée mythique archaïque-primitif et

(ii) l'analyse philosophique hypothétique des éléments (facteurs) qui régissent un domaine. -

Se pourrait-il que derrière la dialectique, telle que nous la connaissons, se dessine un schéma de pensée mythique ? - *W.B. Kristensen, Collected Contributions to the Knowledge of Ancient Religions*, Amsterdam, 1947 (voir aussi son *Introduction to the History of Religion*, Haarlem, 1980-3), nous apprend beaucoup sur ce point.

a.-- Les divinités démoniaques de la totalité. -

E.g. o.c., 273, Kristensen dit ce qui suit. -- Il parle du polythéisme qui dominait tout le monde antique (l'Orient, les Babyloniens, l'Hellas, Rome). Il y note, en effet, une structure de base. " Le salut et la calamité venaient des divinités les plus élevées : la chute et la remontée (Ia 17 ; pertinence anglaise, 13, harmonie des contraires), les contraires qui composent la vie permanente du monde et dans lesquels la totalité divine était vue.

La volonté de ces dieux était le destin, la moira (*note* : terme grec ancien pour " part du bien et du mal "), " divine " mais inhumaine. Ils n'étaient pas "justes" au sens ordinaire du terme : par leurs actions, les dieux niaient les lois qu'ils avaient pourtant établies pour les hommes. -

Les anciens étaient pleinement conscients de cette "contradiction" dans l'être "divin". Certaines des pièces les plus impressionnantes de la littérature religieuse en notre possession en témoignent : (1) le livre de Job, (2)a les Lamentations babyloniennes, (2)b le Prométhée lié". -

b.-- L'harmonie cachée. -

Kristensen, o.c.,289 continue : " Les anciens appelaient Héraclite d'Éphèse (Ia 24) " le ténébreux ", et non sans raison. En effet, dans un esprit véritablement "antique" (*note* : pour Kristensen, cela signifie le niveau mythique), il considérait le mystère de la totalité comme plus important que les relations rationnelles de l'existence (*note* : le côté séculier, visible et tangible, qui peut être contrôlé par la "raison"). Herakleitos dit : "L'harmonie cachée ('harmonie afanes') est plus forte que la perceptible" (Fr. 54). -

Note : -- Héraclite, le père de la nouvelle dialectique, veut dire ceci : l'"harmonie" (= intégration, ordre) des choses et des processus montre deux points de vue :

(i) ce que nous en expérimentons directement (comme immédiatement donné, -- visible, tangible, palpable et, immédiatement, raisonnable ; l'harmonie ou l'union perceptible ;

(ii) ce qui régit cette harmonie visible et tangible, l'harmonie cachée, sur laquelle nos perceptions et notre pouvoir de raisonnement ont beaucoup moins de prise, voire aucune.

Note : -- Un penseur comme Héraclite, qui a notamment exercé une grande influence sur l'idée de changement de Platon d'Athènes, était encore très proche du polythéisme archaïque, -- avec ses contradictions insidieuses, brièvement décrites ci-dessus. Peut-on considérer le texte d'Hérakleitos comme une transmission philosophique de ce fait même ? Kristensen le suggère.

Kristensen : "L'importance de l'idée de totalité, également considérée à une époque ultérieure, est démontrée par le fait qu'elle n'a jamais complètement disparu de la pensée religieuse et philosophique - (*note* : noter les deux niveaux ; avec Max Scheler on pourrait parler de 'pensée conforme' : 'conformité' (comparaison modèle entre religion et philosophie) - jusqu'à nos jours. -- Par exemple, cette idée - religieusement "vue" (*note* : pré-scientifique, pré-philosophique), mais philosophiquement formulée - revient dans la dialectique de Hegel, dans laquelle thèse, antithèse et synthèse forment la trinité de l'auto-développement de la "raison" (*note* : vernunft, "divinité" (Ia 15))". (o.c.,289).

-

Voyez-vous, Kristensen, grand spécialiste des études religieuses (à ne pas confondre avec la théologie au sens courant), est formel.

Note : -- E.W. Beth affirme que la dialectique, telle qu'elle est présentée par Hegel par exemple, ne peut jamais être satisfaisante pour les penseurs mathématiques.

Le Père *I.M. Bochenski*, *The logic of religion*, New York, 1965, 48/51, écrit également dans une veine similaire. Son attitude logistique est désobligeante. Pourtant, Bochenski affirme qu'une telle dialectique est "fructueuse".

(a) comme "un ensemble de suggestions",

(b) dans la mesure où ils sont soumis à des tests logiquement rigoureux. -

Platonique : comme des lemmata, des hypothèses semi-transparentes, qui, au cours de l'analyse (mise à l'épreuve des faits), deviennent plus claires. -- Exposons maintenant, de manière ordonnée, les quatre grands axiomes, "principes", prémisses ("hypothèses", dirait Platon).

Introduction.

Nous allons faire comme *P. Foulquié, La dialectique*, 62ss... Il adhère au rendu de I. Staline, *Matérialisme dialectique et matérialisme historique* (1937).--

Note : nous avons dit, avec Scholz, que la nouvelle dialectique philosophique impliquait une refondation de la mathématisation cartésienne-Leibnizienne mathesis universalis, telle qu'elle était expliquée, simplifiée, par exemple, dans le Discours de la méthode de Descartes (1637). -

L'ouvrage de Staline, dans son édition française (1937), est apparemment une réplique. Bien que la présentation de Staline puisse être critiquée - les spécialistes affirment qu'elle n'est qu'une réverbération des enseignements de Marx et Engels, réinterprétés à la manière de Lénine (1870/1924 ; fondateur du marxisme-léninisme) -, il nous semble que, pour ce qui est de l'essentiel (ce qui compte), Staline est très correct.

A. -- Premier lemme : La totalité (p. 31/35).

Foulquié, o.c., 63, cite le marxiste hongrois *Georg Lukacs* (1885/1971 ; par exemple *Geschichte und klassenbewusstsein*, Berlin, 1923). La thèse selon laquelle le tout (la "totalité") est le principe - archè, principium - qui régit les (sous-)parties, est la doctrine par excellence, par exemple, du marxisme (comme aussi de l'hégélianisme).

Ce n'est pas la préséance accordée aux raisons économiques pour interpréter l'histoire qui distingue de manière décisive le marxisme de la " science bourgeoise " (*c'est-à-dire la science non marxiste ; par exemple les matérialistes libéraux*). Non : c'est le point de vue de la totalité". -

Note : -- Ceci surprendra plus d'un connaisseur superficiel de la dialectique marxiste. Mais nous en prenons note.

L'organicisme. -

Avec le romantisme, en particulier, un type de pensée appelé "organicisme" émerge dans la sphère de vie moderne. C'est-à-dire que l'organisme - c'est-à-dire la totalité vivante - contrôle toutes les parties. On parle - par exemple avec Ludwig von Bertalanffy, le systémicien - de la pensée "organismique". - C'est tellement clair : l'hégélianisme et le marxisme sont tous deux des "formes de pensée organiques".

Interaction. -

Non seulement la totalité contrôle les aspects, les parties. -- Chaque partie, aussi petite soit-elle, peut à son tour contrôler les autres. "Il existe une interdépendance active entre les différentes parties de la réalité". (Foulquié).

L'organicisme inversé. -

Nous l'avons vu : le tout contrôle les parties. Mais aussi vice versa : les parties - une seule, quelques-unes, toutes - contrôlent, en partie, le tout. -

Le terme "contrôler" est utilisé dans le sens du grec ancien : quelque chose contrôle quelque chose d'autre, comme l'élément "archè" qui est "facteur", dans le sens où la deuxième chose ne peut être comprise sans la première.

Modèle Appl.. -- Hegel lui-même, dans un premier traité de philosophie naturelle, avec lequel il a été habilité le 27.08.1801, en tant que conférencier, essaie de montrer que, par exemple, le système solaire est un ensemble dialectique "particulier" : aucun corps céleste ne peut, précisément pour cette raison, être pensé séparément, mais seulement en relation avec la totalité. -- ainsi Hegel a cherché à démontrer "la raison dans la nature". Cf. a. V.d. Bergh v. Eysenga, *Hegel*, 70. -

C'est un modèle scientifique (naturel) de la dialectique hégélienne. Comparez avec la 17 (où le modèle d'Engels est discuté). -- Il ne faut pas oublier que Hegel, dès sa jeunesse, s'est intéressé à la nature. Vivant à Stuttgart, il s'occupait déjà d'astronomie, d'arpentage, de botanique et de minéralogie. À Tübingen, il s'est engagé auprès de Linnaeus. Il y a suivi des cours d'anatomie, de mathématiques et de physique. A Berne (Ch), lors de ses voyages dans les Alpes, il étudie la géologie et la minéralogie. À Iéna, il devient membre de sociétés physiques (en 1803, il devient même assesseur de la société de minéralogie). Depuis l'hiver 1805, il donne trois leçons de mathématiques. Cf. v.d. Bergh, o.c., 71. -

Conclusion : bien qu'influencé par le romantisme, l'idéalisme allemand n'était pas aussi éloigné des sciences qu'il est parfois dépeint.

Abstrait-rationaliste, oui ; romantique-concret, encore plus. -- Le romantisme allemand a critiqué le rationalisme "atomistique", qui divise tout. Häring, un spécialiste de Hegel, dit que ce qui unit le jeune et le vieux Hegel, c'est le sens très vif de tout ce qui est vivant et entier. La vie : dans ce sens, entre autres, était centrale dans le romantisme (allemand). -

Hegel, dans sa manière dialectique, a essayé de réaliser cette idée principale romantique. Même tous les concepts sont "élevés" dans l'unité de la vie, -- comme le dit justement v.d. Bergh, o.c., 69.

A. De Waelhens, *Existence et signification*, Louvain/Paris, 1958, 76, parle de manière analogue de Hegel : “L’identité de l’expérience (de vie) et de son explication est la grande découverte de Hegel, le noyau de ce qu’on appelle la “pensée hégélienne”. Un seul et même être humain vit et pense en vivant.

Modèle Appl. -- Un certain Herr Krug avait défié Hegel. Le type de déduction de Hegel était, après tout, mal compris. On pensait, dans un sens rationaliste éclairé, que la “déduction” signifiait, également avec Hegel, “déduire” un fait donné à partir d’abstractions non prioritaires et sans vie (“concepts”) : c’est-à-dire l’interpréter comme nécessaire.

Krug voulait que Hegel fasse la démonstration de son art en “ déduisant du concept “, par exemple, l’existence de chaque chien et de chaque chat, voire l’existence de son porte-plume. Hegel a répondu à Krug par un traité intitulé : “Comment le sens commun de l’homme comprend la philosophie - éclairci par les œuvres de Herr Krug”.

(1802). -- La réponse de Hegel se résume à ceci

a. - L’existence, le fait, des chiens et des chats (nature) ou des porte-plumes (culture) est donnée. Prouver qu’ils existent, dans le sens d’“être là” (existence, dans la langue ancienne), n’a aucun sens. Ce sont les premières évidences. -

b. - Il est demandé : de montrer, de prouver, que les chiens et les chats, respectivement détenteurs de plumes

(i) ne peut pas exister,

(ii) ne peut être envisagé, --

sans la vaste totalité des moments (= éléments mobiles) qu’est la réalité, un organisme vivant. - Cf. l’analyse de Marx sur l’idée de “ production “ (Ia 19v. : précisément la même “ déduction “). - Il s’agit de vivre la concevabilité, l’intelligibilité. “Indiquer et comprendre, à partir de la compréhension de ce tout vivant, le sens et la place de chaque partie est tout autre chose que de prouver son “existence”“. (G.A. V.d. Bergh v. Eysenga, *Hegel*, 68). -

Le rationalisme se concentre trop sur le fait individuel et néglige la “raisonnabilité” (interprétée dialectiquement), c’est-à-dire l’intelligibilité, l’explicabilité, qui implique invariablement l’ensemble, l’unité de vie, dans l’entendement. Cfr. Ia 12 (mod. appl.).

La pensée concrète, avec K. Marx. -

Dans une introduction à la critique de l’économie, Marx précise, certes de manière matérialiste, ce qu’est la pensée non abstraite, concrète. -- Il me semble que la bonne méthode consiste à commencer par le réel et le concret, qui sont les éléments les plus importants de la société.

être des prépositions réelles. - Par conséquent, en économie, par exemple, “la population” est la base ; elle est le sujet (agissant) (Ia 19) de l’acte social global qu’est la production. -- Mais attention : dès que l’on creuse un peu plus, on se rend compte que c’est une erreur.

Ce que l’on appelle “la population” reste une abstraction si, par exemple, les classes qui la composent ne sont pas prises en compte. A leur tour, ces classes sont un mot vide si l’on ne connaît pas les éléments sur lesquels elles sont basées. Il s’agit, par exemple, du travail salarié, du capital, etc.

Ceux-ci présupposent à leur tour l’échange, la division du travail, la formation des prix, etc. ... -- (...) ce que nous appelons “le concret” n’est “concret” que parce qu’il est la synthèse (*notecit.* : union, existence, fusion ; Ia 20 diat. meth.), 23) de nombreux traits.

En d’autres termes : l’unité dans la multitude, c’est pour cette raison que le concret n’apparaît dans notre pensée que comme un processus de synthèse, comme un résultat - à la fin, pas au début. - Cela n’empêche pas le concret d’être le véritable point de départ et, par conséquent, le point de départ de notre compréhension directe, de notre représentation. -

Note : -- Tu vois, la “ pensée concrète “ (et la dialectique est une pensée concrète, car elle veut atteindre la totalité), c’est voir la cohérence d’une multitude de moments. Ce qui ne semble pas possible, sauf au moyen d’une analyse approfondie. Ainsi Marx.

Modèle d’application léniniste. -

La pensée d’une multitude est, par exemple, clairement reflétée dans la définition du marxisme par Lénine. -- *H. Arvon, Le Marxisme*, Paris, 1969-2, 41ss., dit que Lénine voit la pensée marxiste comme l’agrégation des trois principaux courants du XIXe siècle. L’économie anglaise, le socialisme français, -- ce sont des moments distincts. La “synthèse” est le fait qu’ils ont été interprétés par Marx et Engels sur la base de la philosophie idéaliste allemande classique (comprenez : la dialectique).

Selon Lénine, Marx a amélioré les vérités partielles en les rendant complémentaires au sein d’une vision totalisante. “ En les portant à “ l’achèvement “, Marx a réussi à créer une vision du monde moderne qui en embrasse tous les aspects et en révèle la vérité globale.

Note : -- On peut être d’accord ou non : ce qui importe ici est de comprendre que Lénine entend la dialectique comme totalité.

Modèle d'application stalinien. -

Jusqu'à présent, la dialectique s'est limitée à la description. -- Mais elle peut aussi être normative. -- Foulquié, o.c., 62, cite Staline : " L'individu (*note*: la personne humaine pensée séparément) n'est qu'une abstraction.

Raison : les quelques :

(i) (synchrone) dépend de l'effet que les êtres qui l'entourent ont sur lui ;

(ii) (diachroniquement) il dépend de tout son passé.

-- Conséquence : l'individu ne peut être compris que s'il se situe à l'intersection de toutes les influences et réactions qui affectent sa vie. -

Note : -- Tel qu'il est écrit ici, de manière descriptive, ceci est encore sans engagement. C'est autre chose quand on voit un Staline convertir cette description en un système social collectiviste.

Considération critique. -

La totalisation en tant que méthode de pensée a fait l'objet de nombreuses critiques. -- par exemple de la part du défenseur des droits de l'homme (individuels), Bertrand Russell (1872/1970). Après sa période de patronage, Russell est devenu un nominaliste anglo-saxon typique. Dans le nominalisme, le perceptible terrestre et l'individu sont centraux. Tout ce qui n'est pas raisonnable et individuel (singulier) est suspect.

Cette façon de penser s'appelle l'atomisme, c'est-à-dire la division de l'unité concrète de la vie en "atomes", comme des grains de sable. Ce à quoi Russell s'oppose particulièrement, c'est la priorité - voir Ia 31 : organicisme - de la totalité - par exemple la science de l'État - sur l'individu. Si l'on pense à travers l'organicisme, sans correctif, dit Russell, on arrive infailliblement aux collectivismes, aux autoritarismes de toutes sortes, qui, à cause de leur pensée "organismique", ne tiennent plus compte des droits de l'individu. -- Pour Russell, l'atomiste, la totalité est une abstraction et l'individu, l'être singulier, est réel. -

Note : -- Il est immédiatement clair que Russell exprime ici une vérité qui doit être comprise comme un correctif nécessaire à la pensée de type organisationnel. Si l'on ne met l'accent que sur la primauté du tout (la société, représentée par ceux qui détiennent l'autorité), on n'a, à long terme, aucune base pour comprendre les véritables droits, le droit d'exister, de l'être humain individuel.

En d'autres termes, l'individu, en tant qu'être autonome à part entière, est également déductible quelque part dans la compréhension de la réalité concrète, et donc "nécessaire".

B. -- Deuxième lemme : le mouvement (“ changement “). (p. 36/41).

Nous avons déjà vu (Ia 01 : processus ; 13, le processus même de la connaissance ; 23, processus) : la “ kinèsis “, lat. : “ motus “, changement, processus, est centrale dans l'hégélianisme et le marxisme. -- comme la “kinèsis”, le processus, était au centre de la pensée de Platon (son professeur, Kratulos, était un Héraclite).

La dialectique platonicienne, -- mais aussi, -- bien que différemment -- la nouvelle dialectique (Hegel, Marx), -- elles sont une façon d'atteindre le “mouvement” (au sens large). Cela signifie que le récit est une essence de toute dialectique. Et que, immédiatement, l'historicité (le fait que les choses soient effectivement des processus ayant une histoire) l'est aussi.

Foulquié, la dialectique : “Tout se transforme constamment : le monde de la matière inanimée comme celui de la vie et de la pensée. -- Pour cette pensée, “l'état de repos” serait équivalent à “la mort”. -- Il en est ainsi pour les marxistes comme pour Hegel”. (o.c.,64).

Système de pensée variologique. --

Mobilisme, pensée par processus, -- ce sont des termes pour décrire un tel mouvement de pensée. - *H.J. Hampel, variabilitat und disziplinierung des Denkens*, Munich/Bâle, 1967, 97, dit que ce type date de l'époque du romantisme allemand.

Il en donne pour preuve un texte de Fr. W. Schelling (1775/1854 ; ami de Hegel, d'ailleurs, malgré des divergences d'opinion) : “(...) Le mouvement est l'essence de la science. -- Si ces derniers sont arrachés à cet élément de vie, ils meurent, -- comme le fruit de l'arbre vivant, ils sont détachés. -

Les phrases inconditionnelles, c'est-à-dire valables une fois pour toutes, sont contraires à la nature de la vraie science, qui consiste à progresser. (...). Seulement une roue agitée, une rotation sans fin ...). -

Note : -- Ia 28 nous avons appris que les idéalistes allemands, après Kant, a.o. Schelling a bien repris l'idée de “mathesis universalis” des rationnels des Lumières, mais de façon a-mathématique : ce n'est pas tant l'idée de “totalité” (que nous retrouvons dans l'idée de “collection” et de “système”, -- toutes deux parfaitement compatibles avec le mathématisme), mais l'idée de “vie” comme “mouvement” que ces penseurs ont retirée aux mathématiciens : les mathématiques, certainement de cette époque, n'auraient pas su exprimer la “vie” en formules.

Variologie

Signifie “analyser ce qui est ‘*varia*’ (différentes choses)”.

Note : -- On remarque immédiatement que l’idée de “progrès” inhérente aux “philosophes” (= esprits éclairés) du XVIII^e - d’ siècle revient ici aussi, dans une réinterprétation romantique.

P. Engels, Ludwig Feuerbach und der Ausgang der klassischen Deutschen Philosophie, 1886-1, dit entre autres : “ (...) Le côté révolutionnaire de la philosophie hégélienne (...). L’intuition fondamentale que le monde n’est pas un complexe de choses finies, mais un complexe de processus, --

(i) En elle, tant les choses apparemment stables que leurs images idéales dans notre esprit (nous les appelons “concepts”) passent par un changement ininterrompu - typique de ce qui devient et de ce qui périt (Ia 17,29) - et nous ne sommes pas les seuls à le faire.

(ii) en dépit de toutes les coïncidences apparentes - et de toutes les régressions momentanées (= temporaires) - un développement progressif a lieu. -- Cette grande idée fondamentale s’est, surtout depuis Hegel, si profondément enracinée dans la conscience quotidienne que, dans sa généralité, elle ne rencontre guère de contradiction”.

Remarques critiques. -

(1) Malgré l’idée de base clairement variologique, nous trouvons, parmi les hégéliens et les marxistes, des fractions conservatrices. -

a. Parmi les disciples de Hegel, on peut distinguer au moins trois nuances : les théistes conservateurs-protestants (croyants en Dieu), les idéalistes panthéistes-éclairés (le “panthéisme” consiste en la coïncidence de “dieu” avec l’univers) et, également, les jeunes-hégéliens de gauche.

b. *Esprit* (Paris), XVI (1948) (mai - juin) - la célèbre revue française - avait pour titre “*Marxisme ouvert contre Marxisme scolastique*”. -

Conclusion : la mobilisation ne se fait pas seulement au travail. Dans l’hégélianisme et le marxisme, le côté fixiste (aujourd’hui aussi appelé “essentialiste”) s’applique également.

(2) Nous avons noté, parmi les œuvres de Marx, cette tension entre nature (immuabilité) et processus (changement) - Ia 18vv. (abstraction sensible), 23 - noté. -- Engels, lui aussi, l’a reconnu. Selon Foulquié, o.c., 6b. Engels admet qu’il existe des vérités définitives, irrévocables.

-- Par exemple, **(i) les mathématiques** sont soumises à un développement historique, **(ii) mais il existe des résultats mathématiques définitifs**, --

Note : F. Onseth, Fondements des mathématiques, Paris, 1926, -- ouvrage d'un dialecticien professionnel, l'établit également.

(3) A première vue, l'idée de " philosophie éternelle " est diamétralement opposée à cette nouvelle dialectique. -- *Agostino Steuco* (= Augustin Steuchus) (.../1550), *De perenni philosophia*, Lyon, 1540-1, - en tant qu'évêque et bibliothécaire de la bibliothèque du Vatican défend une thèse, qu'il emprunte aux Pères de l'Église (33/800), mais dans le style de son époque, il refonde la Renaissance. -

1. Philosophie païenne (= à la fois la "hiératique" (= sacrée) de l'Orient proche et lointain et la "classique" de l'Hellas et de Rome),

2. est le précurseur de la pensée de l'Ancien et du Nouveau Testament, ainsi que de la philosophie (pensée biblique) qui l'accompagne.

En d'autres termes, il existe une tradition ininterrompue. Depuis des temps archaïques, une seule et même philosophie de base, d'essence immuable et "éternelle", a prévalu sur l'ensemble de l'humanité. -- Attention : avec cette position patristique, Steuco rejette à la fois le traditionalisme rigide et fermé, présent chez ses contemporains, et la pensée éclairée "ouverte", également présente chez ses contemporains. -

C'est le cartésien G.W. Leibniz (Ia 27) qui a soutenu la thèse de Steuco. Il a même défendu le nom de "perennis philosophia" (philosophie éternelle). Cela répondait, selon lui, à un besoin. Cfr. *O. Willmann, Geschichte des Idealismus, Braunschweig, 1907-2, III (der Idealismus der Neuzeit), 172/179.*-- Otto Willmann, le pédagogue devenu catholique, est aussi le défenseur de cette thèse steuchienne.

Narratologie. --

Depuis les années 1950, la narratologie (un renouveau de l'ancienne théorie du récit, qui fait partie de la rhétorique classique (comprise comme une théorie littéraire)) a mis à jour notre compréhension de ce qu'est le récit. -- Hegel, Marx, ce sont des narratologues avant la lettre : ce qui bouge, change, n'est pas susceptible de description rigide, c'est susceptible de narration. Mais, comme chez Hérodote et Thucydides, les deux fondateurs de l'historiographie grecque antique, la narration est aussi une description de processus. -- Cela comprend

-- si l'on suit la théorie d'Hérodote d'Halikarnassos (-484/-424 ; père de l'historiographie grecque ancienne) -- deux aspects.

(i) Ce qu'il appelle, dans son dialecte, "historiè", historia, la recherche personnelle afin de disposer d'informations ; à cette fin, Hérodote a utilisé principalement deux méthodes :

a. Autopsia", le fait qu'il ait été un témoin oculaire des données (la "substance" de son histoire),

b. Marturion", le témoignage d'autres personnes (elles-mêmes témoins oculaires ou observatrices par l'intermédiaire d'autres personnes). -- Un Hegel, un Marx, -- en tant que dialecticiens, procéderont précisément de la même manière : s'informer personnellement.

(ii) Ce qu'Hérodote, dans son jargon, appelle "logos", ratio (lat.), c'est-à-dire la compréhension des données (leur structure) et immédiatement, l'histoire elle-même, en tant que représentation ordonnée (le plan, qui régit le train de la pensée, -- l'arrangement, comme disent les rhétoriciens) et stylisée (la conception selon la formulation ou le texte propre). --

Ici, un Hegel, un Marx introduisent leur dialectique : ils voient la totalité (voir le lemme 1) et, comme nous le préciserons plus tard, ils voient, dans les faits (données), les sauts qualitatifs et les tensions (thèse, antithèse, synthèse) ; -- ils les enregistrent dans un texte ordonné et stylisé. - Cfr. G.C.J. Daniëls, *Étude historico-religieuse sur Hérodote*, Anvers/Nijmegen, 1946, 16, 100.

Note : -- Les connaisseurs de Thukudides d'Athènes (-65/-395 ; deuxième grand historien de la Grèce antique) affirment que ses récits ressemblent à des textes axiomatiques-déductifs : il arrange les faits de telle sorte que les événements qu'il raconte suivent un ordre logique.

En d'autres termes, si l'on connaît les prémisses (contenues dans la situation), alors les faits (le "résultat") en découlent, de manière strictement logique (dans la mesure du possible). -- Comparer cela avec Ia 12 (type de déduction de Hegel), -- 17 (critique), 24, 33.

Le narrativisme. -

En supposant que l'on comprenne par "narrativisme" le fait que ce n'est que si (si et seulement si) les données ("historiè") sont comprises et racontées ("logos") qu'elles deviennent intelligibles. Eh bien, à leur manière grecque antique (et très différente l'une de l'autre), Hérodote et Thukudides (en passant, en latin Thucidides) sont des "narrativistes" : les choses et les processus n'ont de sens que s'ils ont été examinés (historiè) par eux et racontés à partir de leur "compréhension" d'eux.

(logos). -- De même, par analogie, Hegel et Marx : pour eux, la masse des “ faits bruts “ (ce que Platon appellerait “ anankè “, la substance en tant qu’elle est opaque, mais un fait brut) n’est compréhensible que s’ils l’ont rendue “ dialectiquement “ transparente dans un récit logique des faits.

Echantill. Bibl.

-- *Poétique (raconter, représenter, décrire)* 65 (1986 : février) ;

-- *J. Peck/ M. Coyle, Literary terms and criticism*, Houndmill / London, 1984 (a.o. et f.r.). 88s : “ intrigue “, -- un terme également courant en néerlandais littéraire pour notre pur néerlandais “ enchevêtrement “ (c’est-à-dire la structure d’un événement, dans la mesure où elle constitue la force motrice de l’événement raconté) ;-- précisément cela, la force motrice de l’événement raconté, intéresse un Hegel ou un Marx, -- ce qu’Hérodote appellerait le “ logos “).

Note.: -- Ce que Hérodote et Thucydides font comme historiens, les paléorthagoriciens (Puthagore de Samos (-580/-500 ; paléopythagoriciens (-550/-300)) l’ont fait : Ils cherchaient, dans les données mobiles, l’“arithmos”, la structure (traduire par “nombre” revient à falsifier le terme ; cela réussit un peu avec “l’harmonie nombre-forme”) ou - ce qui revenait au même - la “Psuchè”, l’“âme” (comprenez : la force mouvante-naturellement structurée dans le “mouvement”). -

Un Platon a fait quelque chose de semblable : le “fainomena”, les données en mouvement, ce qui devient et ce qui périt, n’était compris qu’à partir d’une prémisse, à savoir l’idée qui lui appartient, qui le dépasse, mais qui agit en lui, qui est le moteur de l’événement.

L’historicité.

-- Les existentialistes (depuis Soren Kierkegaard (1813/1855 ; père de l’existentialisme) nous ont habitués au terme “historicité”, c’est-à-dire au fait que notre “être” (= réalité) prend invariablement la forme d’une histoire, qui est... stockable.

Les situations en perpétuel changement inhérentes à notre être dans le monde possèdent une structure en leur sein (“destin” par exemple). C’est précisément ce que voient un Hérodote ou un Thucydides, un Hegel ou un Marx. -- Les existentialistes soulignent, ce faisant, le fait que l’homme, respectivement l’humanité, est apparemment à la merci du destin et qu’il est “seul” (ce qui, bien sûr, n’est qu’une interprétation possible) : nous leur laissons cet aspect de leur définition de l’historicité.

Il est clair, après tout ce que nous avons écrit plus haut, que l'“historicité” (caractère de l'histoire) ainsi comprise allait de soi pour Hegel et Marx. -

Echantill. Bibl.

- A. Brunner, *Geschichtlichkeit*, Berne/Munich, 1961 ;
- H. Arvon, *le Marxisme*, Paris, 1960, 34ss. (*la notion d'historicité*).

C. -- Troisième lemme : le saut qualitatif (p. 41/50).

Avec Hérodote, l'“historiè”, nous avons soi-disant rassemblé les faits bruts nécessaires. -- Le “logos” - dans ces faits en mouvement - équivaut, tout d'abord, à (ce que Hegel et Marx appellent) “le saut qualitatif”. -

Echantill. Bibl.

- P. Foulquié, *la dialectique*, 64s .(“...créateurs de nouveauté”);
- H. Arvon, *Le Marxisme*, 38s. (*le principe de la variation qualitative*).

En résumé, le troisième lemme se résume à ceci : le cours (qui fait l'objet du récit dialectique) présente, dans le temps, des changements quantitatifs graduels ou brusques, parmi lesquels les graduels ont la propriété de contenir immédiatement un saut qualitatif.

Appl. Modèle. -- Mettez de l'eau sur un feu, dans une forêt, en vacances, et admirez le troisième lemme : l'eau absorbe progressivement la chaleur (= changement quantitatif de température, -- mesurable par un thermomètre). À un moment donné, l'eau devient “turbulente” (les physiciens plus récents disent “turbulente”) : elle se met soudainement à bouillir (= saut qualitatif). -

Le modèle médico-pharmaceutique. -

Les sorciers archaïques connaissent les poisons depuis l'Antiquité : ils savent très bien que leur dosage progressif entraîne des changements soudains pour la personne qui les manipule (une dose trop forte devient soudainement nocive - alors qu'une dose plus légère est bénéfique comme médicament).

Un modèle psychologique. -

Taquinez quelqu'un, et vous vous apercevrez, avec le temps, que la taquinerie semble soudain trop irréalisable et qu'elle passe de l'agrément pour la victime à l'inverse.

En d'autres termes : il existe des “seuils”, des “écarts”, des “écarts”, et ce avec une augmentation ou une diminution progressive. -- Autre exemple : un spectacle peut sembler intéressant, jusqu'à ce qu'il dure “trop longtemps”, et se transforme alors en son contraire (“harmonie des contraires”).

Note : -- H. Arvon, *Le Marxisme*, 38s., dit que Marx parle de changement qualitatif (saut) de deux façons. -

1. Ce que nous expliquerons plus en détail plus tard, à savoir la contradiction, est un modèle d'un tel saut qualitatif.

2. Au passage, dans *Das kapital (kritik der politischen oekonomie)*, 3 Bde, Hambourg, 1872 / 1894, ce principe fondamental de la dialectique est discuté dans le sens que nous venons de décrire. -

Une somme d'argent, un montant d'argent - augmente par exemple progressivement (changement quantitatif), -- au point que, soudain, on peut parler d'un "capital" (saut qualitatif). -- Marx dit littéralement que "dans ce domaine (économique) - comme dans la science naturelle - la loi découverte par Hegel, dans sa *logique*, comme correctement vérifiable, est la loi qui dit que les changements simplement quantitatifs, ayant atteint un certain degré, se transforment en différences qualitatives". -

Ce texte prouve clairement l'estime de Marx pour la philosophie bourgeoise de Hegel.

Note : -- Engels, lui aussi, apprécie cette "légalité". -- Dans une lettre (14.07. 1858) à Marx, il exprime sa satisfaction d'avoir trouvé "l'affirmation de Hegel concernant le saut qualitatif dans la série quantitative" confirmée par les récentes découvertes en physiologie (Arvon, o.c.,39) -- Dans son "*Anti-Dühring*" (= *Herrn Eugen Dühring's Umwälzung der Wissenschaft-philosophie politische Oekonomie. Sozialismus*, Leipzig, 1878) Engels en donne toute une série de confirmations, -- à partir des mathématiques supérieures et de la chimie.

Note : -- Les marxistes, après ces deux fondateurs, ont -- en partie -- réinterprété leur doctrine à cet égard. -- Une partie des marxistes recherchait dans la dialectique plus un "argument" en faveur des intentions révolutionnaires qu'une théorie testable. Ils ont interprété le "saut qualitatif" dans un sens révolutionnaire. Ce ne sont pas des réformes au sein du système de société établi ("réformisme"), mais une transformation violente, c'est-à-dire une révolution, qui réaliserait - en un saut qualitatif - le passage du système capitaliste au système socialiste. Les "réformes" ne donnent que des changements quantitatifs progressifs, -- rien de plus.

-- **Modèle appl.** -- *Staline, matérialisme dialectique et matérialisme historique*, dit que la transition vers une classe ouvrière libérée

non pas par des changements lents, des “réformes”, mais par une révolution. Cfr. Arvon, o.c.,39.

Pas Hegel. Mais les Grecs anciens.

Marx écrit que Hegel a découvert la “loi” du changement quantitatif/qualitatif. C’est faux. -

P. Foulquié, La dialectique, 65, note que, par exemple, un microsocrate (de la direction dite “Dialectique” (“dialectique” ici dans un sens partiellement différent, c’est-à-dire orienté vers la discussion)), Euboulides de Miletos (-380/ -320 ; un mégariétaire), comprenait clairement la loi consciente. -

Modèle Appl. le “soros”, le tas de grain. -- Un seul grain ne fait pas un tas de grains. C’est évident. -- Deux non plus. -- L’augmentation quantitative graduelle, par l’ajout de grains un par un, fait que le langage courant décide soudain d’un saut qualitatif : “on peut maintenant parler d’un tas de grains”... Ce que l’éristicien Euboulides, au sens protosophique, a tenté d’expliquer de manière invraisemblable.

2 - La théorie tropicale d’Ainèsidèmos de Cnossos (+- -50), un sceptique, la voyait à travers la fréquence des phénomènes. Si les données, à l’intérieur d’une période (intervalle), se produisent plus ou moins fréquemment, on observe des sauts qualitatifs.

-
Par exemple, l’étoile à queue (comète) et le soleil sont tous deux des corps célestes ; pourtant, une étoile à queue suscite l’émerveillement et le soleil non. Raison : dans un même laps de temps, le soleil est si fréquent qu’on s’y habitue (absence d’étonnement) et la comète est si rare qu’on s’en émerveille. -

Par exemple : le dosage. -- Une petite dose de vin, par exemple, “fortifie l’âme” ; si on l’augmente progressivement, on constate soudain le contraire (l’inversion). -- Ou de petites doses dans un laps de temps trop court ! (fréquence).

3 - Les Grecs, non pas tardifs, mais précoces, ont vu la nature licite des changements quantitatifs, avec des sauts qualitatifs. -- Revenons à l’historien Hérodote (Ia 39).

-- *G. Daniëls, étude rel.-hist., 93v.*, nous donne un modèle héroïque. -

Toute une série de processus, y compris les processus politiques (par exemple la formation d’un État), présentent ce qu’Hérodote appelle le “kuklos” (cycle, circuit, boucle) : il commence petit ; il s’amplifie ; il atteint un maximum ; puis il se transforme soudain en son contraire : réduction, disparition (d’ailleurs). -- Dans cette “série”, il y a clairement des sauts qualitatifs, qu’Hérodote voyait prêts.

Une confirmation surprenante (p. 44/45).

M. Ambacher, Les philosophies de la nature, Paris, 1974 (esp.o.c., 103ss.). (Les philosophies de la nature procèdent d'une expérience qualitativement constituante)), nous enseigne entre autres que la nature peut être étudiée de deux manières :

(i) La nature vue depuis la mathesis universalis cartésienne et leibnizienne, -- avec une nette préférence pour le côté mathématique ;

(ii) la nature vue sous l'angle dialectique - ou plus largement : qualitatif - de la mathesis universalis, -- avec une nette préférence pour le côté qualitatif. -

Le premier type est dit "exact" (mélange d'expérience et de calcul),

La deuxième "dialectique". -

Or il arrive, depuis les années soixante-dix, qu'à l'intérieur de l'approche exacte, un espace s'ouvre pour la dialectique.

Echantill. Bibl. : J. Gleick, La théorie du chaos (vers une nouvelle science), Paris, 1989 (Orig. Eng. : Chaos, New York, 1987) ;

-- *G. De Gennes et al., l'ordre du chaos, Paris, 1987 (24 spécialistes discutent - ce qu'on appelle - l'effet papillon comme cause du désordre) ;*

-- *H. Degn et al, Chaos in biological systems, New York, 1987.*

- *Ervin Laszlo, La grande bifurcation (une fin de siècle cruciale), Paris, 1990, Tacot International ISBN 2-907308-04-1 (préface d'Ilya Prigogine)*

Nous connaissons tous l'expression populaire "comment une pièce de monnaie peut rouler". Eh bien, surtout depuis 1970+, les physiciens - et d'autres scientifiques - découvrent que la pièce de dix cents qui roule pourrait appartenir à la structure de base de l'univers. -

Modèle appliqué.

a. Le contre-modèle : le déterminisme. -

Newton, - et surtout Pierre Simon de Laplace - Laplace en abrégé (1749/1827) - ont défini le "déterminisme" comme suit.

Supposons qu'un système soit connu exactement par rapport à un certain état dans lequel il se trouve. C'est ce qu'on appelle "les conditions initiales" (= hypothèses initiales) de l'étude dudit système.

Si ce système est réellement "déterministe", on peut infailliblement déduire de ces conditions initiales quels seront les états suivants. En d'autres termes, le système, dans son "fonctionnement", est prévisible. Cfr. *G. de Gennes et al., l'ordre du chaos, 139 (Laplace).*

b. Le modèle. -

L'effet papillon. -- C'est un mathématicien de formation, qui, avec l'aide des premiers ordinateurs, a étudié la météo, qui a été le premier, dans les années 70, à voir clair dans ce phénomène. -- Nous l'expliquons plus en détail, dans la mesure où la théorie des dialecticiens sur les sauts qualitatifs dus à des changements quantitatifs progressifs trouve en elle une confirmation autrement brillante.

-- James Gleick, *o.c.*, 46ss. (*la roue hydraulique de Lorenz*). Nous décrit, sans trop d'appareil scientifique, la roue à eau d'Edward Lorenz. -

a.-- Le premier, et pour cette raison même célèbre, système désordonné, découvert par Lorenz, peut être représenté mécaniquement (= modèle mécanique appl.). Elle présente, en revanche, une analogie (identité partielle/différence partielle) avec le flux de convection, qui constitue une seconde image (modèle). -

Willem Malkus, professeur de mathématiques appliquées au m.i.t. (= Massachusetts institute of technology) - des années plus tard - a construit une telle roue à eau dans le sous-sol de son laboratoire - pour convaincre les sceptiques parmi ses collègues.

b.-- a. On sait ce qu'est une roue à eau : une roue avec des "lames" (plateaux, réceptacles) qui, une fois remplies d'eau courante, mettent la roue en mouvement. Pensez à nos moulins à eau. -- Maintenant, en tant que modèle de l'effet papillon, ça ressemble à ça...

b.1. À partir d'un système d'alimentation en eau situé au-dessus, l'eau s'écoule continuellement dans les réceptacles à l'intérieur de la roue. -- Si l'apport est très faible, les réceptacles ne sont pas assez pleins pour vaincre la résistance de frottement (de la roue immobile) : la roue reste immobile. -

b.2. L'augmentation quantitative progressive de l'offre entraîne un remplissage des plateaux, -- avec pour conséquence que la roue commence à tourner vers la gauche, par exemple. Ceci à vitesse constante. -

b.3. D'autres augmentations quantitatives de l'offre provoquent une accélération du mouvement de la roue. -- Avec le temps, cependant, le remplissage des plateaux est perturbé : parfois, les plateaux ne sont pas assez remplis. En outre, il peut arriver que le mouvement de rotation tourne en sens inverse : la roue peut tourner vers la droite (par exemple, elle commence à ralentir, s'arrête et tourne en sens inverse). -

Conclusion.

-- Edward Lorenz a découvert que -- à long terme -- le mouvement tournant peut se transformer en son contraire plusieurs fois, -- sans présenter une vitesse constante ou un mouvement prévisible.

L'imprévisibilité du système qui vient d'être décrit prouve que la définition du déterminisme de Newton et Laplace est, au moins en partie, erronée. Dans les systèmes dits entièrement déterministes, il y a place pour des processus non déterministes, "chaotiques" (= désordonnés).

Note : -- Suren Erkman, *Voyages en zones de turbulences*, in : *Journal de Genève* 28.11.1987, explique le terme “effet papillon”. -

(1)-- Les parties (sous - ou hyposystèmes). -- En tant que météorologue, Edw. Lorenz a dû faire face à l’atmosphère. Les mouvements partiels de la masse d’air, les mouvements des particules qui, sous forme de “suspension”, y flottent, -- les changements de température, les changements de pression atmosphérique sont régis par le déterminisme et sont, sur la base d’une loi stricte, prévisibles. -

(2)-- La totalité (super- ou hypersystème). -- Le système atmosphérique dans son ensemble présente une “sensibilité”, ce qui signifie qu’à un stimulus minuscule, il réagit par une réaction parfois extrêmement importante. Cette légèreté génère l’effet papillon : le parcours fugace et erratique d’un papillon dans l’air aujourd’hui provoque des mouvements d’air qui affecteront le temps - non pas demain, mais dans un mois, dans un an.

Par conséquent, ce n’est que lorsque l’on est informé du moindre soupçon dans l’atmosphère totale que l’on peut prédire la pluie ou le soleil avec certitude. Quelque chose qui est impossible à faire. Résultat : l’imprévisibilité, à moins qu’elle ne soit éphémère et approximative, de la météo. On ne sait pas, littéralement, comment le temps va tourner.

Note : -- Ajoutez à cela le fait que les informations sur le système atmosphérique, dont nous disposons effectivement, contiennent régulièrement des inexactitudes (“erreurs de mesure”), plus ou moins grandes. Ce qui ajoute à l’imprévisibilité. -

Conclusion. -- Sans doute involontairement, le journaliste scientifique S. Erkman utilise les termes de base du premier lemme dialectique, totalité et parties. Cfr. Ia 31. Cela prouve que ce que le Père Bochenski appelle “l’ensemble des suggestions”, à la base de la dialectique, est néanmoins très utile, encore et encore, -- même dans les matières scientifiques naturelles.

La théorie des crises. (p. 46/49)

A. Noiray et al, *La philosophie, t. 1 (abondance/ expression)*, Paris, 1972, 83/86 (crise), nous apprend que le terme “crise” s’est banalisé en philosophie et dans les sciences professionnelles au cours du XIXe siècle (penseurs libéraux/Marx (économique) ; Nietzsche/Freud (psychosociologique, culturologique) ; Husserl (histoire des sciences)). -

- *Modèle Appl.* : La crise économique. -

a.1. La théorie libérale classique, dans son optimisme économique, a cherché à prouver que les crises économiques sont soit impossibles, soit transitoires.

a.2. Mais les faits falsifient, au moins en partie, cette théorie. Par ailleurs, depuis la grande “dépression” (= crise prolongée), au sein des systèmes capitalistes, entre le premier wo (1918+) et le deuxième wo (1939), la crise est au centre de la théorie économique. -

b. Karl Marx a été l’un des premiers à tenter d’analyser la crise économique en profondeur. Il l’a interprété comme le résultat de la surproduction. Le système capitaliste place la production (rentable) (Ia 18v.) au centre, d’autant plus qu’il dispose des moyens de production (par exemple, la machine). A un moment donné, il y a surproduction. Avec les conséquences que cela implique pour les ventes. Pour Marx, en tant que dialecticien, il s’agit d’une “contradiction” (nous y reviendrons plus tard) : parce que la production est si réussie, elle passe de la rentabilité à la perte.

c. La théorie circulaire (“conception cyclique”) affirme qu’il y a un va-et-vient : des phases de prospérité alternent avec des périodes d’adversité (“récession”), -- environ trois à quatre par siècle. -- mais depuis la grande crise de 1929, cela a plutôt été falsifié.

Note : -- Le cycle démoniaque ou infernal. -

Ce qui domine fortement la réflexion sur la crise économique, entre autres, est ce qui suit. -- S’il y a surproduction, avec une offre excédentaire de biens et de services, alors manque de ventes (le marché ne suit pas), avec la formation d’un stock de biens invendables. -

Si des stocks sont constitués, les prix chutent et les gens se retrouvent au chômage, ce qui a pour effet de réduire les revenus et, par conséquent, le pouvoir d’achat (renforcement de la constitution de stocks). “La crise est un cycle en expansion. -

Conclusion. -- une crise économique présente deux caractéristiques :

(i) Il s’agit d’un virage (point d’inflexion), qui favorise généralement l’augmentation progressive des facteurs (production, pouvoir d’achat, etc.) au sein du processus économique ;

(ii) en même temps, il s’agit d’un processus indépendant, c’est-à-dire qu’il présente des facteurs indépendants de la phase précédente : cela signifie qu’il implique un saut qualitatif, qui crée quelque chose de nouveau, de différent.

Le concept de crise de la vie, --

Echantill. Bibl. : Ch. Zwingmann u.a., *zur psychologie der lebenskrisen*, Frankf.a.m., 1962. -- Le livre nous montre une série de “sauts qualitatifs” :

1. Crises de croissance (chez les enfants et les adolescents)

(y compris, par exemple, les crises qui conduisent à des suicides de jeunes) ;

2. Crises typiques de l'âge moyen (célibataire, impuissant, crises conjugales) ;

3. Crises, caractéristiques du troisième âge (vieillesse prématurée, changements de personnalité, climactère, retraite, périodes de deuil);-- .

4. Crises, indépendamment de l'âge (crises saisonnières, maladie, -- décès). -

Cette brève énumération, qui ne reflète pas la richesse du livre, est impressionnante : lorsque les dialecticiens affirment que "l'être" (tout ce qui est) est essentiellement "mouvement" (changement) -- et ce, -- sous la forme de changements quantitatifs graduels, avec -- dans le temps -- des sauts qualitatifs -- alors ceci est certainement confirmé (= vérifié) en ce qui concerne le cycle de vie humain.

Note : -- L'humanité archaïque était déjà bien consciente des changements humains. Pour preuve : les rites de passage, dont le folkloriste-ethnologue *Arnold van Gennep* (*les rites de passage*) nous a donné une description approximative.

L'homme archaïque - à l'occasion de la naissance, de la maturation (puberté) - ceci très certainement -, du mariage (certificats de fécondité), du processus de la mort ; à l'occasion des maladies, des événements importants ; à l'occasion des anniversaires (le calendrier est en quelque sorte le parcours de sa vie) - établissait des rites, des cérémonies (c'est-à-dire des actes sacrés ou saints), dont *H.F. Jans et al, Volkenkundige encyclopedie, Zeist/Gand, 1962, 20 / 34* (religion et magie), dit qu'elles permettent à l'homme de surmonter ses crises. -

En effet, ce qu'on appelle l'"âme" dans le langage archaïque (éventuellement : substance de l'âme, force vitale (dans l'Évangile de Saint Luc, par exemple : "dunamis" (= latin : virtus)), devient, au milieu du saut qualitatif que signifient les crises de la vie, une âme sans âme, sans force vitale.

C'est précisément pour restaurer ("catharsis" : on assume la phase précédente, on la nettoie (= la "catharsis", purificatio, purification, au sens étroit) et on l'élève à un niveau supérieur (théologie chrétienne : la grâce assume, nettoie et élève la nature)), -- c'est précisément pour pourvoir à cette détresse de l'âme, inhérente à la crise d'identité ("je ne sais plus qui/ce que je suis"), que les cultures archaïques ont établi des "rites". -- Ils sont, sur un plan mythico-religieux, les premiers diagnostics et thérapies.

Note : -- Comme nous le savons, les magiciens/magiciens archaïques attachaient une grande importance au cycle lunaire. -- *Wilhelm Fliess, Die beziehungen zwischen nase und weiblichen geschlechtsorganen (in ihrer biologischen bedeutung dargestellt)*. Leipzig/Vienne, 1897 (en français : *Les relations entre le nez et les organes génitaux féminins (présentées seion leurs significations biologiques)*, Paris, 1977), est une étude strictement physiologique, dont, cependant, nul autre que Sigmund Freud lui-même, dans une lettre de décembre 1896, affirmait que “Fliess n’est rien moins que le piédestal même de la psychanalyse”.

Ce jugement suggère que le caractère strictement physiologique du texte fliessien est clairement dépassé. Et, en effet, le livre est “révélateur”. Tout d’abord, la relation (“relation” = fermement établie) entre le nez, principalement de la femme, et le système sexuel. Qui se manifeste par des gonflements, une hypersensibilité, des tendances aux saignements (pendant la période lunaire).

Le chapitre VIII de l’ouvrage précité nous révèle que - avec des changements quantitatifs progressifs - un saut qualitatif a lieu tous les vingt-trois et vingt-huit jours (également chez l’... homme). L’ouvrage fourmille d’observations exprimées mathématiquement. -

Conclusion : si les archaïques attachaient une grande importance au cycle lunaire, comme à une “crise” cyclique (les rites à ce sujet le prouvent), alors un Fliess a peut-être brièvement levé le voile sur ce sujet.

Note : -- Parmi les ouvrages sur les étapes de la vie, nous notons, brièvement : *J. K. Feibleman, The stages of human life (a biography of entire man)*, La Haye (Pays-Bas), 1974, qui traite de l’individu, sur une base comportementaliste (pas exclusivement), - avec ses étapes de vie.

Note -- La définition de la crise de la vie.

Ch. Zwingmann, Einführung, in : *Ch. Zwingmann u.a., zur psychologie der Lebenskrisen*, XI/ XVII, a précisé comme suit.

(1) Subjectif. -- Une crise de vie implique une attente, mais plutôt péjorative : on craint une détérioration plus ou moins profonde.

Par exemple, lorsque l’on s’attend à ce que quelque chose soit heureux, bien que dans un état d’incertitude, la langue ne mentionnera pas le mot “crise”, même si le changement est très profond.

-- (2) Objectif. -- Ici, tout acte de valorisation est méthodiquement exclu

(contemplation sans valeur) afin que le processus pur puisse être exposé comme tel. Une “crise” est un type de changement. Avec deux différences “spécifiques” ou similaires.

(i). -- Quantitatif. -- Dans une période de temps (intervalle), l’être en question change plus rapidement qu’à l’extérieur (avant et après) (accélération du processus). -

(ii). -- Qualitatif. -- Le changement, par opposition au processus précédent et au processus suivant, est imprévisible (Ia 45 : système désordonné). Dans le langage de Zwingmann : “die krise steht, donc, sozusagen, unter einem fragezeichen” (la crise (subj. : comme crise) est régie, pour ainsi dire, par un point d’interrogation). En d’autres termes, on ne sait jamais comment une crise de la vie va se terminer.

-- *Modèle Appl.*

D’un point de vue médical et clinique, le processus d’une “maladie grave” est un phénomène qui, avec un changement progressif, entraîne soudainement une phase sans pronostic qui peut conduire soit à la survie, soit à la mort. L’indécidabilité est exprimée très clairement dans ce “soit/soit”.

Définir psychologiquement une crise (de vie) sera probablement plus compliqué que ce qui suit, -- toujours en utilisant l’exemple de Zwingmann. Mais ça en met un sur la route. -

Les processus humains, dès qu’ils provoquent - individuellement, intersubjectivement (entre individus), socialement (dans le cadre de la société) - un saut qualitatif dans la vie de l’envie de changer de toutes sortes de façons (pensons, par exemple, à nos innombrables vœux pieux), une insatisfaction “substantielle” (*note* : plus que superficielle), peuvent être qualifiés de “crise”.

En d’autres termes, dès que le nombre d’insatisfactions change (augmente) à tel point que la structure d’ensemble (= la totalité ; Ia 31 ; // 46) de la psyché est “en jeu” (c’est-à-dire dans une phase imprévisible) et “on ne sait pas comment ça va finir”, il y a clairement une “crise”.

-- *Conclusion* : Ce que les physiciens du chaos caractérisent comme un système “désordonné” ou “turbulent” est clairement présent ici.

D.-- Quatrième lemme : la contradiction. (p. 50/58)

En guise d’introduction. -- Lorsque les dialecticiens parlent de “contradiction”, une remarque logique s’impose, comme le dit justement P. Foulquié, o.c., 67. -- En logique, on distingue au moins quatre types de contradiction. -

a. -- ...la stricte contradiction...

Appl. Modèle : “blanc/non-blanc”. -- Lorsque les hégéliens disent, par exemple, que la principauté absolue française, juste avant la Révolution française, était devenue “irréelle” (Ia 12), cela est diamétralement opposé à “réel” - dans le sens de “justifiable”. Si les marxistes affirment que le processus de production capitaliste implique une “injustice”, cela est strictement contradictoire avec le “droit”. -

Le principe de contradiction s’applique ici : soit il y a injustice, soit il y a justice. L’un des deux peut exister, mais pas les deux en même temps. Après tout, une chose ne peut pas être (ainsi) et ne pas être (ainsi) en même temps. -- Cela se joue par exemple dans la preuve par l’absurde dans laquelle le modèle (affirmation) exclut radicalement le contre-modèle (négation) (en latin : aut).

b. -- Les opposés non contradictoires. --

Nous distinguons ici plus d’un type. -

(1). -- le refus de privation ou de vol. -

Appl. Modèle : “ le prolétaire n’a pas son minimum vital “. Signification : ce à quoi il a droit, normalement. Il a été “privé” de ce qui devait être là. La négation exprime un vide. --

(2). -- Le contraire ou la contradiction ordinaire. --

Au sein d’un même ensemble, caractérisé par des propriétés communes, on peut introduire une division (complémentarité) et qualifier les deux sous-ensembles de négatifs l’un de l’autre.

Appl. Modèle : “À l’exception du blanc, toutes les autres nuances de couleur - bleu, rouge, vert, jaune, orange, lilas, etc. En cela, peut-être, le noir est l’extrême, ce qui, au pire, n’est “pas blanc”. D’où l’expression “contradiction blanc-noir”. Indiquer la polarisation entre les groupes sociaux. -- L’ensemble du sous-ensemble des couleurs “non blanches” est en contradiction avec la couleur “blanche”, bien sûr. -

Note : -- La langue permet toutefois une expression telle que : “Ce mur est blanc et non blanc”. C’est-à-dire lorsqu’il semble d’abord être blanc, mais qu’en y regardant de plus près, il contient des éléments non blancs. Il s’agit d’une confirmation et d’un démenti du vérificateur. --

(3). -- **La négation (kor)relative.** -- Ici, une relation mutuelle (symétrique) régit l’opposition. -

Modèle Appl.: le seigneur et le serviteur ; les deux se présupposent mutuellement (sans seigneur pas de serviteur ; sans serviteur pas de seigneur).

Pourtant, nous disons : “Il n’est pas le Seigneur, mais le serviteur. -- Comme la mère n’est pas la fille, mais les deux s’englobent l’une l’autre.

Conclusion. -- Chez de nombreux penseurs, la négation est très thématifiée. Mais, par manque de rigueur logique, cela tourne parfois au jonglage de mots. C’est pourquoi cette introduction logique, -- surtout à l’intention de toute une série de penseurs qui pensent devoir rabaisser la logique traditionnelle, surtout en ce qui concerne son principe d’identité et de contradiction. -

1.-- Ou bien il y a la pensée taseologique. Le grec ancien “tasis” signifie “tension”. Dès que certains dialecticiens détectent une tension, ils utilisent le terme de “contradiction”, qu’il faut prendre avec des pincettes.

2-- Ou bien il y a la pensée différentiste. Le “différentisme” (parfois “différentialisme”) est cette tendance qui préfère découvrir des différences, des écarts, partout. Dès qu’ils découvrent une différence - distinction et séparation (attention : les deux sont différents), ils la soulignent comme une sorte de fossé infranchissable, “absolu : “contraire””.

La contradiction hégélienne - mieux : la théorie de la négation.

Hegel lui-même utilise, très souvent d’ailleurs, les termes “affirmation”, “négation” et “négation de la négation”. - Les hégéliens néerlandophones disent “thèse/contradiction/résumé”. -- On dit souvent : “thèse/ antithèse/ synthèse”. -

Note : -- Pour le deuxième terme de la triade, on dit aussi : entfremdung (larcin, -- généralement : aliénation, -- du français : “aliénation”). Cela renvoie à la privation ou à la négation volée : dans la négation, l’affirmation est privée d’elle-même (“sie Ist sich entfremdet”, dirait Hegel). -

Le troisième terme est également connu sous le nom de aufhebung (élévation, -- avec des nuances de : suppression (cesser d’exister), élévation sur un plan supérieur). Cela indique le maintien du précédent, mais avec un changement de sens. Pensez au grec ancien “katharsis” (Ia 48), qui est certainement lié au modèle. -

Note : -- Pour le second terme on dit aussi couvrir (subj. : en sens inverse ; dont exemples : Ia 43, 45). Déjà présent chez Héraclite d’Éphèse (Ia. 24, 29) : ‘enantiotropè’, également : ‘strophè’. -

Lisez maintenant Ia 29v. sur l’histoire de la religion. -- Immédiatement, on voit aussi que Ia 15 (logik/ naturphilosophie/ philosophie des geistes) est un exemple...

est de la célèbre triade hégélienne : “ Dieu “ est - comme une sorte d’idée d’univers - (affirmation) ; puis, devenu nature, il n’est plus lui-même (“ Er ist sich entfremdet “) (négation) ; puis, enfin, il est devenu esprit, à nouveau lui-même sur un plan supérieur (négation de la négation), c’est-à-dire qu’il n’est plus nature. -

Ce qui, bien sûr, est une idée très non biblique de Dieu. Dieu’ est l’univers en trois étapes.

Note.

(1) La “confirmation” joue le rôle du conservateur : c’est quelque chose de temporaire, qui sert de point de départ aux “moments” suivants.

(2) La “négation” et la “négation de la négation” n’est pas purement “négative” : en soi, elle est aussi “affirmative” (“positive”) que l’“affirmation”, parce qu’elle “sort de l’affirmation”, même si elle en est, dans une certaine mesure, la négation (l’“affirmation”, après tout, tout comme la “négation”, porte la négation - quelque part - comme un élément de division possible). -

H. Arvon, Le Marxisme, 15, dit à juste titre : “ La négation est l’élément essentiel de la dialectique. Il en est l’âme motrice. De l’opposition de l’affirmation et de la négation naît la négation de la négation. La négation de la négation est l’affirmation qui “surmonte” la négation et le fait de telle manière que la négation est incluse en elle (du moins en ce qui concerne son contenu valide). La négation de la négation est donc une affirmation supérieure”. -

Maintenant : les exemples vont clarifier ce langage hypertechnique. Avant tout, rappelez-vous que le cœur de l’hégélianisme se résume au processus de ou dans une totalité, avec des sauts qualitatifs, avec des changements quantitatifs progressifs, -- une totalité ou ses parties, qui est pleine de “contradictions”, c’est-à-dire de contradictions, de tensions, qui les font changer. En d’autres termes : sans ces “contradictions”, situées dans l’être lui-même, pas de processus.

La dialectique du seigneur et du serviteur (esclave).

H. Arvon, Le Marxisme, 12/16, nous donne un résumé de cette pièce hégélienne. -

(a) l’affirmation (la fausse liberté).

-- Le gentleman - pensez à l’aristocrate de l’ancien régime - est, en apparence du moins, l’homme libre. Car il contrôle :

(i) le serviteur, l’homme “moyen”, qui le reconnaît comme maître et

(ii) la Nature (“Matière”), grâce au serviteur, qui est par

son œuvre maîtrise la nature, c'est-à-dire qu'elle la transforme en quelque chose d'agréable. --

Conséquence : Le gentleman fait preuve d'une confiance en soi appropriée à ce contrôle : à ses propres yeux, il est le maître et cela est confirmé par l'appréciation du serviteur, c'est-à-dire de la personne "moyenne" qui lui est soumise. -

(b) la négation (dépossession). -- L'homme "moyen", le serviteur (esclave), est celui qui, grâce à ses efforts, soumet directement la nature et, en même temps, en tant que maître direct de la nature, éprouve la joie du travail. -- Pourtant, il est "privé de lui-même" ("sich entfremdet", il est lui-même d'une manière qui lui a été volée) :

(i) en tant que bien, la nature ne lui appartient pas (il ne règne pas sur elle) ;

(ii) le produit créé par lui ne lui appartient pas (il ne règne pas sur lui).

Conséquence : le serviteur n'a pas la conscience de soi du seigneur. Il se sait deux fois moins libre, "un homme méchant". -

Note : -- Il est clair que, du fait des relations économique-sociales, le gentilhomme et le non-libre sont corrélatifs : dans leurs contraires, ils se présupposent l'un l'autre.

(c) la négation de la négation (suppression). -

(1). Le gentleman, cependant, malgré sa conscience, souffre d'une contradiction intérieure ("divisiveness"). -- À première vue, il est "l'homme libre", celui qui gouverne. Et pourtant, à y regarder de plus près, sa domination est plutôt une dépendance :

(i) tant que le serviteur reconnaît sa seigneurie et

(ii) aussi longtemps que le serviteur - à son service - contrôle la nature pour lui, par son travail, aussi longtemps il reste le seigneur. En fait, le seigneur est contrôlé à la fois par le serviteur et par la nature. -

(2) Pourtant, le serviteur, bien que potentiellement le seigneur, n'est pas le seigneur :

(a) une rébellion ne ferait qu'inverser les rôles, c'est-à-dire que les rôles de "seigneur" / "serviteur" resteraient ; seuls les individus qui remplissent ces rôles seraient changés ;

(b) la véritable issue est - aux yeux de Hegel - l'attitude stoïque face à la vie. Le serviteur trouve cette issue : **(i)** d'une part - en tant que serviteur de la vie - il craint la mort (il est contrôlé par son attachement à sa vie, -- pas tellement par le seigneur) ;

(ii) d'autre part, il se sent constamment menacé, de sorte qu'il se détache de tout ce qui est extérieur à lui pour ne s'attacher qu'à ce qui est en lui, sa personnalité. Cette appréciation crée une véritable liberté. - Ainsi le serviteur est, pour son seigneur, le poteau indicateur : être libre, c'est être libre.

une forme de vie “ascétique”, détachée. Ceci, -- avec quelque chose de hautain : bien qu’il soit le maître sur le plan économique et social, le serviteur stoïque maîtrise néanmoins la situation, car, à partir de sa “conscience de soi” stoïque, il voit et apprécie les choses avec hauteur et, par conséquent, les invalide, pour ainsi dire. -

Conclusion. (1) Comme le dit *H. Arvon, le Marxisme*, 14, cette description dialectique, dans la *Phänomenologie des Geistes*, n’est qu’un type de description de la conscience et, dans le long chemin que parcourt “Dieu “ (comme esprit), qu’une phase.

(2) Les deux premiers moments (confirmation et négation) semblent valables comme “historia” (Ia 39), comme matériaux de recherche.

Hegel, qui vivait dans une société où il y avait des seigneurs et des serviteurs, a recueilli des informations ; également en tant que “logos” (Ia 39), en tant que récit perspicace, la description de Hegel semble valable : Hegel découvre une structure dans les matériaux lâches de ses observations. L’apparition du troisième moment - l’“aufhebung” de cette tension sociale et intersubjective - semble également valable. -

Mais c’est à vous, lecteur, de décider si l’interprétation stoïcienne est une réussite aussi magnifique. Il est vrai que l’essence de la philosophie stoïcienne et de ses suites jusqu’à nos jours (Zénon de Kition (= Citium) (-336/-264) a fondé cette philosophie), le “contrôle” invariablement un peu hautain de ce qui est extérieur à nous par une attitude détachée de la vie en opposition à celle-ci, est fidèlement représentée.

Note : -- Les stoicus/ stoica ressemblent, au passage, au renard qui, faute de pouvoir les contrôler (“contrôlé”), a sous-évalué les raisins comme “trop verts” et s’en est donc “détaché”.

La doctrine marxiste des “contradictions”. -

Staline, dans son texte sur la dialectique, cite Lénine (Vladimir Ilitch Oulianof, surnommé “Lénine” (1870/1924), le chef des bolcheviks qui, au sein du parti communiste russe, formait la majorité). -- “Les choses et les phénomènes contiennent des contradictions internes.

Note : - Rappelez-vous notre métaphore du “couper les cheveux en quatre”. -

(1). -- La raison en est qu’ils ont tous un côté négatif et un côté positif. Par exemple, ils ont à la fois un passé et un avenir. Par exemple, ils ont tous des éléments qui disparaissent et des éléments qui se développent. -

(2). -- La lutte de ces opposés -- par exemple, la lutte entre l’ancien et le nouveau,

entre ce qui périclisse et ce qui se développe, entre ce qui meurt et ce qui naît, -- cette lutte est le contenu intérieur (“sens”) du processus de ce développement, -- de la transformation des changements quantitatifs en changements qualitatifs (...). -

La dialectique au sens propre du terme - disait Lénine - est l’étude des contradictions dans l’essence même des choses”.

La dialectique des classes. -

La doctrine marxiste des contradictions devient plus claire lorsqu’on analyse un modèle applicatif. -

(A). -- *Attachement (rack). -*

La phase initiale est celle des temps archaïques. La division du travail (“division du travail”) est le point de vue que les marxistes dégagent de la totalité de l’humanité archaïque.

(i) chacun peut accomplir toutes les formes de travail nécessaires et utiles (modes de production ; ia 18 ss. , 47), comme la cueillette, la pêche, la chasse, etc.

(ii) La seule division du travail est celle de l’homme et de la femme, chacun ayant son propre type de travail. Conséquence sociale de cette situation économique : chaque personne est indépendante de ses semblables et l’égalité est générale. -- (ii) La seule division du travail se fait entre les hommes et les femmes, qui ont chacun leur propre type de travail.

(B). -- *Déni (séduction). -*

La deuxième phase de l’histoire culturelle voit apparaître, outre le sexe, d’autres divisions du travail (“spécialisations”) : on voit une société se développer avec des prêtres, des soldats professionnels (“guerriers”), des fermiers (= agriculteurs, éleveurs), -- des esclaves, des “serfs”, des travailleurs sous contrat.

(i) Tout le monde n’est pas en mesure de faire face à toutes les formes de travail : il existe désormais des “classes”.

(ii) **Par conséquent**, à partir de ces situations économiques (c’est-à-dire de la manière dont les gens gagnent leur vie), l’inégalité sociale apparaît sous toutes ses formes.

(iii) **le gain** : la rationalisation qui accompagne la spécialisation déplace, voire supprime, la crainte nature-religieuse des “puissances divines” (la nature est un champ d’action, rien de plus). --

Mais la sacralisation est maintenant transférée à la société, avec ses inégalités de classe : la classe supérieure apparaît désormais comme “divine” (et, en termes marxistes, “étrangère”) : dans ce cadre, une structure antagoniste émerge. “capital/travail” (ploutocrate/ prométarien).

(C).-- négation de la négation (résumé). --

Dans une phase ultérieure, la collectivisation (“communisation”) des moyens de production (= terres pour l’agriculture, ateliers (usines, bureaux) pour l’industrie, secteur des services) éliminera la maladie de l’inégalité des classes. -

La déconsécration (“désacralisation”), grâce à une sorte d’athéisme, est immédiatement menée à bien ; non seulement la nature, mais aussi la société de classe sont dépouillées de leur aspect “sacré” (inviolable), -- dans une sécularisation (“laïcisation”) complète, par laquelle la religion archaïque de la nature et ses vestiges théologiques disparaissent pour de bon.

Ainsi, l’égalité archaïque de tous est rétablie, mais à un niveau de vie moderne. De sorte que le marxisme n’est pas une “restitution” (un retour primitiviste à un état primitif idéalisé, propre à l’homme naturel), mais une “aufhebung” (sa suspension ainsi que son élévation sur un plan culturel supérieur). -

Conclusion. -- On voit que le même schéma de pensée triple est ambigu (multi-interprétable) : Hegel, par exemple, l’utilise pour interpréter son “dieu” dans ses phases (triples) ; Marx l’utilise pour interpréter la société dans ses phases (triples).

Note : -- Herakleitos d’Ephèse (Ia 24, 29, 52) est considéré comme le premier dialecticien, bien que dans un état d’esprit grec archaïque. -- Ecoutez, par exemple, le fragment suivant (Fr. 53) : “

Polemos’, la bataille (‘guerre’), est le père de toutes choses, le maître de toutes choses : il fait des uns des divinités, des autres des hommes ; il fait des uns des ‘serviteurs’ (esclaves), des autres des libres”.

On peut voir qu’ici, d’une manière investigatrice, quelqu’un parle qui voit la “contradiction “ (la division de la lutte) à l’œuvre dans les “ classes opposées “ (divinités/hommes ; hommes libres/esclaves). -

Fr 67 : “Dieu est jour/nuit, hiver/été, guerre/paix, abondance/famine. -- Il change comme le feu, qui, lorsqu’on lui verse du parfum, prend le nom du parfum qu’il émet. -

Cela ressemble un peu au “dieu” de Hegel, qui évolue avec sa création. Le style d’Herakleitos, avec ses “Systechies” (paires d’opposés), rend parfaitement compte des “contradictions” intérieures. -

Fr. 88 : “Il est un et le même en (nous) : vivant et mort, éveillé et endormi, jeune et vieux.

Les premiers termes, s'ils se transforment en leur contraire ('meta.pesonta'), sont les seconds et ceux-ci, s'ils se transforment en leur contraire, sont les premiers". -

C'est, bien sûr, l'idée de "renverser la vapeur". Ce que nous avons rencontré plus d'une fois...

Conclusion. -- pour la énième fois, c'est un Grec ancien qui ouvre la voie (Ia 43).

Résumé. -- Avec H. Arvon, *Le Marxisme*, 33ss, nous pouvons résumer : " Engels, dans son *Herrn Eugen Dühring's Umwälzung der Wissenschaft* (= *anti-Dühring*), Leipzig, 1878, dans son *Ludwig Feuerbach und der Ausgang der klassischen deutschen Philosophie*, Stuttgart, 1888,

-- Lénine, dans son chef-d'œuvre philosophique, *Matérialisme et Empirio-criticisme* (1908), et Staline, dans son *Matérialisme dialectique et Matérialisme historique* (1937), ont tous, dans cet ordre, clarifié les prémisses de la méthode marxiste. (...). -

Il s'agissait de mettre en avant quatre principes sur lesquels repose la dialectique : **1. Totalité, 2. Mouvement, 3.** -

En termes logico-méthodologiques : si ces quatre lemmates, alors les données auxquelles ils s'appliquent, sont compréhensibles (pour commencer : descriptibles, définissables).

Analyse de l'idéologie. (p. 58/59).

Ia 22 nous a donné une première opportunité. -- Un exemple marxiste.

a. Au début du mois de décembre 1984, le gouvernement de la République populaire de Chine, un vendredi, a relativisé la portée de l'aspect idéologique du Parti communiste - idéologie (c'est-à-dire qu'il a souligné son caractère "relatif", c'est-à-dire limité, constructif). Ce vendredi-là, dans un éditorial à la une du Quotidien du peuple, la thèse est avancée que, du point de vue de la modernisation, la doctrine de Karl Marx est obsolète. -- Cet article a provoqué un choc.

b. Marx est mort en 1883, il y a 101 ans. Ses œuvres ont été écrites il y a plus de 100 ans. -- Depuis la formation de sa doctrine, d'énormes changements -- le "processus" de l'histoire -- ont eu lieu. -

Conséquence : certaines des idées de Marx, -- ainsi que d'Engels, de Lénine, ne reflètent pas la situation actuelle. Ils n'ont pas connu l'époque actuelle. Ils n'ont pas été confrontés aux mêmes problèmes. -

Conséquence : la solution des problèmes contemporains suppose d'autres travaux que ceux des marxistes et des léninistes. --

Mao Zedong (à l'époque : Mao Tse Toeng ; 1893/1976) était le directeur d'une école primaire à Shanghai ; en 1920, il est devenu marxiste. En 1921, le parti communiste chinois a été fondé. En 1949, la République populaire de Chine a été fondée. -

Les diplomates occidentaux ne savaient initialement pas comment interpréter ce texte, de l'article. C'était la première fois, cependant, que la Chine exprimait aussi clairement et librement dans un texte la relativité de ce qui - jusqu'alors - était considéré comme une "vérité absolue".

On a donc soupçonné deux facteurs :

(i) Les communistes chinois ont toujours parlé du socialisme comme du socialisme chinois (le caractère national était donc prioritaire, à côté des grands principes de la philosophie occidentale) ;

(ii) L'ancien dirigeant chinois, Deng Xiaoping, dont les penchants marxistes et léninistes imprègnent clairement l'éditorial concerné, est un pragmatique. Cela signifie qu'il considère les "doctrines" (c'est-à-dire une idéologie) comme pouvant être testées par des résultats, -- sans s'y accrocher comme à des dogmes inattaquables et "immuables" (ce qui serait appelé "dogmatisme" et créerait automatiquement une idéologie).

Analyse de l'idéologie. -- Ce que P. Foulquié, o.c., 76/122, appelle la "dialectique scientifique", implique aussi une critique de l'idéologie, mais à sa manière. -

(i). -- Les dialectes hégéliens, marxistes ou hégélianisants sont nés "spéculativement", -- ce qui signifie qu'ils sont nés, du moins en grande partie, en dehors de la sphère des sciences définies ou positives. -

Note : -- Comme il ressort de ce qui précède, des hommes comme Hegel, -- Marx, Engels et d'autres, bien que philosophes, avaient néanmoins le sens des sciences de la matière, -- qui, à l'époque, n'étaient pas aussi avancées.

(ii). -- Les dialectiques évoquées sont trop souvent un schématisme simpliste (o.c., 77), dans lequel on fait entrer les faits... Cela aussi est évidemment vrai. Mais d'après ce qui précède, il est clair que les personnages fondateurs ont transcendé et assoupli ce schématisme, -- nous disons, avec la rhétorique, les "platitudes", avec le temps. -

Note : -- La plus grande erreur, à mon avis, réside dans ceci :

(i) que la dialectique est appelée une logique (c'est une logique ou une méthode appliquée)

(ii) d'y voir une explication, alors qu'il ne s'agit généralement que d'une description.

Edit : "1883, il y a 101 ans", donc ce texte a été écrit en 1984.
Ce texte n'a pas été signé.

7.5. Analyse de l'idéologie : Contenu

Avant-propos (01/10) : Le thème principal : tradition et révolution.	1
P. Le danger,	1
H. Barth	2
L'archevêque de Cambrai	3
Jean-Jacques Rousseau	4
De Tocqueville/ Joly/ Burckhardt/ Frantz.	5
Le traitement philosophique de la révolution continue.	6
a. I. Kant	6
b. G.W. Hegel	9
Chapitre 1... les modernes. La "nouvelle" dialectique.	10
<i>Partie I.-- "Ce qui est raisonnable est 'réel' et vice versa.</i>	11
Une philosophie révolutionnaire.	13
Le jugement de valeur d'Engels	16
Karl Marx sur les "universaux	18
Marxisme et "physicisme" (croyance en la nature). -	21
Notre première analyse de l'idéologie. -	22
L'idée de "nature" et l'idée de "processus". -	23
<i>Partie 2. -- L'idée de "dialectique</i>	
Les quatre fronts principaux.	24.
Premier point de départ.	24
La dialectique comme mathesis universalis.	29
Deuxième point de départ.	29
a.-- Les divinités démoniaques de la totalité.	30
b.-- L'harmonie cachée.	30
A-- Premier lemme : la totalité	31
B-- Deuxième lemme : Le mouvement.	36
C -Troisième lemme : le saut qualitatif	41
D.-- Quatrième lemme : la contradiction.	50
La contradiction hégélienne - la théorie de la négation.	52
La dialectique du seigneur et du serviteur (esclave).	53
Analyse de l'idéologie.	58